

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

A345-e

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 356.—SAMEDI, 28 FEVRIER 1891

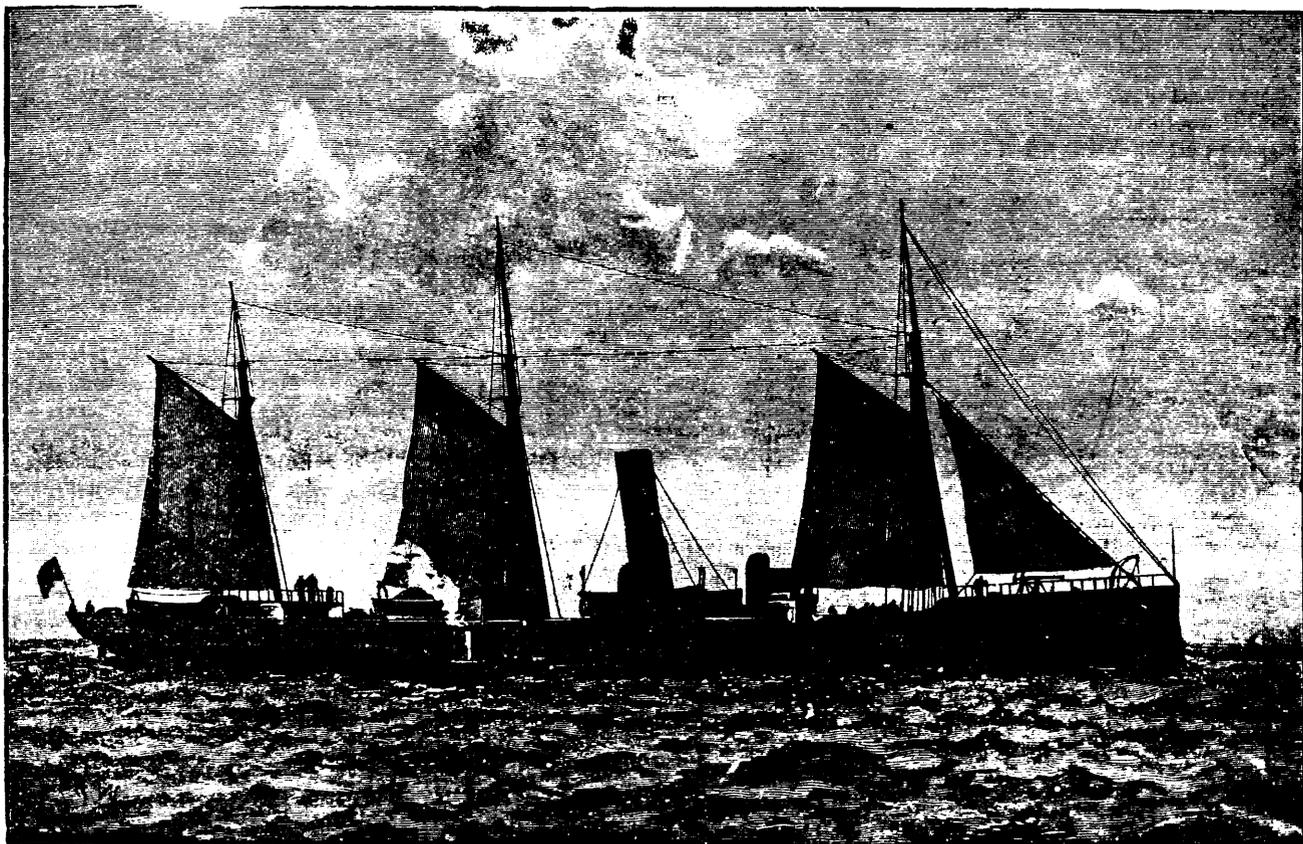
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 6 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HISTORIEN GEORGE BANCROFT, DÉCÉDÉ



LA MARINE AMERICAINE. — LE DOLPHIN

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 FEVRIER 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc.—Poésie : La vie universelle, par Henri Roulland.—En passant, par Un Etudiant.—Hawaii, par J.-N. Pouliot.—Pour l'amour de Dieu, par Mlle A. Dedler.—Notes historiques.—Poésie : Sonnet, par C. Philippe Beaulieu.—Types, par Ed Aubé et Benjamin Sulte.—La coupe, par Miss E. Ehrstone.—Les écrivains de toutes les littératures.—Terrible catastrophe à Saint-Roch de Québec.—Cercle Dollard.—Primes du mois de janvier.—La marine américaine.—Poésie : Sur la pluie, par Louis de Saintes.—Chronique des voyages : De Paris au Tonquin par terre.—Pluie de sang, par Henri de Paraille.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de l'historien George Bancroft.—La marine américaine : Le *Do'phn*.—Kalakaua I, roi d'Hawaii.—Terrible catastrophe à Saint-Roch de Québec : Vues des ruines.—Le voyage d'exploration au Thibet du prince Henri et de M. Bonvalot : Le transport des bagages.—Portraits : le père de Deken, M. Bonvalot, le prince Henri d'Orléans.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-	-	-	\$50
2 ^{me} "	-	-	-	25
3 ^{me} "	-	-	-	15
4 ^{me} "	-	-	-	10
5 ^{me} "	-	-	-	5
6 ^{me} "	-	-	-	4
7 ^{me} "	-	-	-	3
8 ^{me} "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

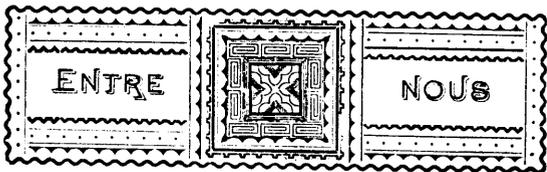
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 7 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



L m'arrive rarement de relever les fautes de français que me font faire les typos dans mes causeries, je sais combien il leur est parfois difficile de lire ma copie, et je connais trop mes lecteurs pour supposer un seul instant qu'ils me croient capable d'écrire les énormités que l'on fait paraître parfois sous ma signature.

Dans mon dernier *Entre-Nous*, il a cependant été publié une phrase que je tiens à rétablir telle que je l'ai écrite, car la faute est vraiment trop grossière et pourrait faire croire que je nourris des sentiments anti-français,—idée si colossalement folle que je ne devrais même pas m'y arrêter un seul instant.

Voici la phrase telle que publiée :

"Non, il ne faut pas pousser les choses à l'extrême. Sortez, au contraire, regardez, observez, écoutez et... taisez-vous. Plus tard, vous ferez un livre sur tout cela, comme le fait malheureusement nombre de Français qui passent trois mois ici et qui vivent et jugent mal."

Or, j'ai écrit :

"... Plus tard, vous ferez un livre sur tout cela comme le font malheureusement nombre de Français qui passent trois mois ici et qui voient et jugent mal."

Ce qui n'est plus du tout la même chose.

Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai tenu à rectifier.

On me fait dire aussi que le duc de Bedford vivait au quatrième siècle au lieu du quinzième, mais la date de 1430 est heureusement citée exactement et contredit l'anachronisme épouvantable qu'on me fait commettre.

** On vient de faire aux Etats-Unis une découverte qui nous intéresse d'une manière toute particulière

"Une découverte des plus importantes, dit un journal américain, vient d'être faite à La Salle, Illinois. Ce sont les restes de Henri de Tonti, à la main de fer. C'est en creusant les fondations d'un nouvel édifice que l'on a trouvé un squelette de haute taille, des débris d'armes assez bien conservés et une main de fer ou plutôt de bronze, avec joints d'acier.

"D'après les antiquaires, l'identité de ces restes est parfaitement reconnue."

Le chevalier de Tonti, était fils de Lorenzo Tonti, l'inventeur des emprunts en rentes viagères qui reçurent le nom de *tontines*. Il avait servi en Sicile, où il avait eu une main emportée par un éclat de grenade, et "il s'en était fait mettre une de fer, dont il se servait très bien" dit Charlevoix.

Le prince de Conti qui le protégeait, recommanda le chevalier de Tonti à Cavalier de La Salle et tous deux s'embarquèrent pour la Nouvelle-France le 14 juillet 1678.

Le frère du chevalier servait déjà au Canada depuis quelques années et y est mort avec le grade de capitaine.

L'homme à la main de fer fut le lieutenant de La Salle jusqu'à la mort de celui-ci et l'accompagna dans ses grands voyages de découvertes. Resté seul, abandonné de ses compagnons de route, le chevalier de Tonti se fixa chez les Illinois où il vécut de sa chasse et de la vente de ses pelletries. C'est dans une de ses excursions qu'il rencontra d'Iberville, en 1700, à l'embouchure du Mississipi.

On n'a pas de renseignements sur les dernières années de sa vie, et quelques auteurs le font mourir à Mobile, mais cette assertion serait évidemment erronée si la découverte qui vient d'être signalée est exacte, comme tout porte à le croire.

Il y a là matière à recherches.

** Faire un livre sur les progrès qui se seront accomplis dans cent ans, vers l'an 2000 par exemple, n'est pas exploiter une idée précisément neuve, car les écrits de ce genre abondent ; chaque journaliste a fait le sien en deux cents pages et chacun de nous en a rêvé un en dix minutes.

Je viens cependant de lire le dernier paru, et la manière dont le sujet est traité justifie l'énorme succès qui l'a accueilli.

Qu'il me suffise de dire qu'on en a vendu 400,000 exemplaires en un mois.

L'auteur, M. Bellamy, un américain, débute à peu près de la même manière qu'Edmond About, dans *L'Homme à l'oreille cassée*. Il s'agit d'un jeune homme, âgé de trente ans environ, qui ne se réveille qu'en l'an 2000, à Boston, où il est né et où il a vécu du reste.

Tout est changé, Boston n'est plus le même ; il reconnaît bien la topographie des lieux, mais c'est une toute autre ville qui en occupe l'emplacement.

Après lui avoir fait voir le panorama du Boston neuf, son compagnon, le Dr Leete, lui demande quelle différence le frappait le plus.

—Pour parler des petites choses avant les grandes, répondit le *jeune vieillard*, âgé de cent quarante ans et qui n'en paraît avoir que trente, je crois vraiment que ce qui m'a frappé le plus au premier regard, c'est l'absence complète des cheminées et de leur fumée.

—Ah ! s'écria son compagnon, j'avais oublié les cheminées ; il y a si longtemps qu'on ne s'en sert plus chez nous ! Voici plus d'un siècle que les procédés rudimentaires dont vous dépendiez pour produire le charbon sont hors d'usage.

—En général, reprit le ressuscité, ce qui me surprend encore dans notre ville, c'est la prospérité matérielle qu'implique sa magnificence.

—Je donnerais beaucoup, dit le docteur Leete, pour pouvoir jeter un seul regard sur le Boston de votre époque. Sans doute, les villes d'alors étaient d'assez vilaines machines. Quand même vous auriez eu le goût ou l'envie de les faire belles (et je n'ai pas l'impolitesse d'en douter), la pauvreté générale, résultant de votre système industriel si défectueux ne vous en aurait pas laissé les moyens. Bien plus, l'individualisme excessif qui régnait à cette époque était incompatible avec un véritable développement de l'esprit public. Le peu de richesses dont vous disposiez servaient exclusivement au luxe privé. Aujourd'hui, au contraire, l'emploi le plus populaire de l'excédant de la richesse publique, c'est l'embellissement de la ville, dont tous jouissent au même degré.

Je vous cite ce fragment de conversations pour vous faire comprendre la portée de l'œuvre de M. Bellamy. Ce début qui touche aux progrès matériels, ne contient rien qui ne soit admissible, car il est évident que nous marchons à grands pas dans cette voie. Mais on comprend par la dernière observation du docteur Leete que de grandes réformes ont dû s'opérer dans le monde social.

C'est là en effet le point de résistance de cet écrit, la solution du problème social qui nous agite, nous fait penser et souvent rêver, et c'est en cela que l'ouvrage de M. Bellamy est vraiment des plus curieux et des plus intéressants.

Après s'être reposé des étonnements que lui procurent les progrès scientifiques, Julian West, le héros de l'aventure revient aux idées que l'on discutait de son temps en 1887, avant son grand sommeil.

—... Quelle solution, dit-il, si solution il y a, avez-vous trouvée pour la question ouvrière ? C'était notre énigme au dix-neuvième siècle, et quand je m'endormis, ce sphynx menaçait de dévorer la société parce que la solution se faisait attendre. Je ne regretterai pas d'avoir dormi cent ans pour apprendre de vous la solution de ce problème, si toutefois vous l'avez trouvée.

—Comme une pareille question n'existe plus, répondit le docteur, et qu'il n'y aurait même pas moyen qu'elle surgît à nouveau, je crois que nous pouvons nous flatter de l'avoir résolue. Certes, la société aurait bien mérité d'être dévorée si elle n'était venue à bout d'un problème aussi simple. En somme, on peut dire que la société n'a même pas eu besoin de le résoudre ; il s'est résolu tout seul ! La solution fut le résultat du progrès industriel qui ne pouvait pas se terminer autrement. Le rôle de la société consistait simplement à coopérer avec cette évolution dès que la tendance en eut été déterminée avec certitude.

—Mais, à l'époque où je m'endormis, aucune évolution de la sorte n'avait été reconnue.

—Ainsi, selon vous, même à cette époque avancée du dix-neuvième siècle, on ne se doutait pas, en général, du caractère de la crise qui menaçait la société ? Je ne mets pas en doute votre témoignage. L'aveuglement de vos contemporains par rapport aux signes des temps est un phénomène commenté par plusieurs de nos historiens, et pourtant il y a peu de faits historiques aussi difficiles à comprendre, tant étaient visibles et frappants les symptômes d'une transformation prochaine. On ne peut s'imaginer qu'ils aient passé inaperçus sous vos yeux, et vous avez bien dû soupçonner que ces désordres indistincts, ce mécontentement si généralement répandu, la misère de l'humanité, étaient des présages significatifs d'un grand changement !

—Nous sentions fort bien que la société traînait l'ancre et qu'elle était en passe de s'échouer. Où

allait elle aborder, on l'ignorait, mais tout le monde craignait les écueils.

* * Je m'arrête dans mes citations, mais elles étaient nécessaires.

Je résume et j'arrive à la solution tant vantée par le docteur de l'an 2000, et si facile à trouver, d'après lui.

Cette solution consiste en :

1o. Suppression ou limitation du capital industriel par l'abolition de l'héritage du numéraire et du salariat, par la concentration entre les mains de l'Etat de toutes les branches de l'industrie et du commerce.

2o. Application aux professions civiles du service militaire universel et obligatoire.

Bigre ! ce n'est pas seulement une évolution, c'est une révolution complète !

L'Etat possède tout, absorbe tout, quitte à distribuer ou plutôt répartir ses richesses entre tous les citoyens. C'est très clair pour l'auteur.

Voyons maintenant ce que c'est que l'armée des soldats citoyens.

Il n'y a ni exemptions, hormis celles qui résultent de l'incapacité physique, ni remplacement d'aucune sorte.

Jusqu'à vingt et un ans, tous les jeunes gens sont instruits, indistinctement aux frais de l'Etat. A vingt et un ans, on entre dans l'armée du travail et l'on y reste jusqu'à quarante-cinq. Pendant les trois premières années, le jeune conscrit est employé, au gré de ses supérieurs, à diverses besognes manuelles, notamment à celles de domestique, qui ne sont plus considérées comme avilissantes ni inférieures ; beaucoup de membres de l'Institut ont débuté par être garçons de café. Ensuite il est employé suivant ses aptitudes spéciales et le soldat industriel avance, comme dans l'armée militaire d'aujourd'hui, d'après ses notes et ses états de service. Les officiers subalternes sont désignés par le général de chaque corps ; les grades supérieurs, depuis celui de général jusqu'à celui de président de la République, sont donnés à l'élection ; le droit de suffrage et l'accès aux fonctions publiques sont réservés aux travailleurs traités, c'est-à-dire aux citoyens qui ont passé quarante-cinq ans, âge auquel le citoyen est définitivement libéré du service industriel.

Voilà en quelques mots le système de M. Bellamy.

A première vue, il semblera assez séduisant tout particulièrement à l'ouvrier qui, après avoir peiné longtemps, arrive à la vieillesse sans avoir de pain assuré pour le peu de jours qui lui restent à vivre ; mais, si originale que soit cette idée, c'est évidemment une utopie quand on l'applique à la société toute entière.

Mais que devient la liberté dans tout cela ? En théorie, c'est très joli, mais en pratique que deviendra cette pseudo-solution du grand problème social ?

Pour moi, je ne vois dans tout cela qu'une idée étrange sortie du cerveau d'un homme qui n'use pas tout le carbone qu'il ingère ; c'est le produit de la fumée d'une grande ville, produit qui ne pousse pas à l'air libre, fort, vivifiant des campagnes. Allez demander au cultivateur ce qu'il en pense ?

Néanmoins, c'est une idée bien exposée, originale, je le répète et qui a sa valeur au point de vue de l'étrangeté et il est bon qu'elle ait été mise au jour afin de pouvoir être discutée.

Qui sait si la publication de ce livre n'empêchera pas nombre de personnes qui s'occupent de questions sociales de s'arrêter plus longtemps à la contemplation de ce rêve ?

Je voudrais même qu'il fut plus connu et j'irai jusqu'à conseiller aux propriétaires du MONDE ILLUSTRE de le publier en entier.

De nos jours, tout le monde s'occupe de socialisme, tout le monde jusqu'aux empereurs et jusqu'au Pape lui-même ! mais, chacun à sa manière, bien entendu.

J'irai même plus loin que je ne l'ai fait jusqu'à présent, j'admets non seulement la possibilité, mais la probabilité d'un essai de révolution telle que préconisée par M. Bellamy, mais je crois peu à sa stabilité.

Enfin, chacun a le droit de dire son mot.

Une question ?

—Qu'a-t-on fait de tous les juifs millionnaires de New-York et de Boston, en l'an 2000 ?

Lein Ledieu

LA VIE UNIVERSELLE

A M. GUIBÉE, APRÈS L'AUDITION DE SA CONFÉRENCE
"L'ASTRONOMIE POPULAIRE"

Mort et désert, à quoi pourrait servir un monde ?
Dans l'espace il n'est point de planète inféconde.
Qu'un astre soit brillant, éteint ou rallumé,
Le germe de la vie est en lui renfermé.
Le rapide soleil, l'étoile la plus lente,
Tout ce qui trace au ciel sa courbe étincelante,
Eternellement vit, meurt, revit tour à tour,
Et, s'il n'est pas peuplé, le sera quelque jour.
Oui, la vie est partout ; c'est une loi suprême.
Regarde : trouve un coin de la terre elle-même
Où ne pullulent pas des flots d'êtres vivants !
Tout n'est-il pas fécond, les bois, les mers, les vents ?
Sous l'herbe et dans le sol, sur l'arbre et sous la feuille,
Dans la fleur qui s'entr'ouvre ou le fruit que l'on cueille,
Grouille la vie, au fond des eaux, et dans les airs....
Et maintenant veux-tu que des astres déserts,
Lorsque de se peupler sous les ciels sont avides,
Roulent dans l'infini comme des berceaux vides !

HENRI ROULLAUD.

5 février, 1891.

EN PASSANT !

Comment en un vil plomb, l'or pur s'est-il changé ?

Comment la tendre Hermance, de doucereuses habitudes, est-elle devenue tout à coup maligne, oh ! mais maligne au point de se brouiller avec les *vaillants étudiants* et de leur monter une niche ?

—Comment la malice s'est-elle infiltrée dans ce cœur d'où émanaient jadis les plus beaux sentiments de tendresse et de sympathie ? Par quel revirement inexplicable a-t-elle jeté aux ormes sa douceur et sa mansuétude pour se saisir d'un fouet et cingler ceux pour lesquels sa belle âme a dû éprouver, je n'en doute pas, un doux tressaillement ! *Ut fata trahunt ! ! !*

François Ier n'avait-il pas raison de dire un jour :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Quelle faute a donc provoqué l'indignation de ce nouvel apôtre de l'honneur ? Quels imprudents ont mis en éveil cette sentinelle avancée de la renommée des Universités ? Ah ! j'y suis, elle-même nous l'apprend : c'est la démonstration faite au Queen's Hall, le 26 janvier 1891, qui lui a donné sur les nerfs. Le roulement des *tambours* et la voix des *trompettes* lui ont tant et si bien fatigué la tête, que la pauvre fille s'est fâchée toute rouge. "Pourquoi, s'écrit-elle tout à coup, par la voix du MONDE ILLUSTRE, troubler le silence et le repos des honnêtes gens pour aller décorer un homme sans mérite, sans valeur, etc., etc."

Ainsi, quand l'univers tout entier montre le cas qu'il fait de Louis Cyr, en le proclamant "l'homme le plus fort du monde," Hermance, qui "s'est fourré un doigt dans l'œil jusqu'au coude," voit tout en petit, ou plutôt ne voit pas du tout la distinction honorifique de cet homme. Et partant, ceux qui se sont mis en tête de prouver qu'il était une illustration nationale sont réputés peu scrupuleux sur l'article des convenances.

Pour ne pas ennuyer le lecteur par des réditifs, j'expliquerai en peu de mots que la présence des étudiants au Queen's Hall n'avait rien de déshonorant et ne méritait pas la censure. Ils n'ont fait que leur devoir en donnant un témoignage d'estime à un de leurs compatriotes qui est sur le chemin de l'illustration, portant sur ses larges épaules la renommée de la nationalité.

Quoi ! vous vous morfondiez. Hermance, à chercher la valeur, le mérite du héros du 26 janvier, n'en prenez plus soucis, je vais vous les donner en deux mots.

Louis Cyr, doué d'une constitution solide et d'un robuste tempérament, colosse à la taille *Samsoniennne*, aux reins résistables, aux bras musculeux, a su par un travail *intelligent* (sic) ; une patience opiniâtre, une énergie jamais rebutée, perfectionner, décupler ces qualités naturelles. Par le travail raisonné qu'il fit de la machine humaine, il y dévoila des secrets de force et de vitalité, en l'assujettissant à un régime sévère pour lui donner de l'expansion et du développement. Tous les jours par des exercices variés et rudes, sa puissante osature acquérait un nouveau degré de vigueur, ses nerfs devenaient plus élastiques, ses muscles et ses tendons fonctionnaient avec plus de facilité. Tout chez lui se transformait sous le travail des expériences quotidiennes. Bientôt ses efforts furent couronnés du plus heureux résultat—sans renverser d'un doigt le mouvement de rotation du globe terrestre—il étonna le monde par ses tours de force. Que dis-je, il lança des défis aux quatre coins de la terre, et toujours ses rivaux confessaient sa supériorité en l'appelant le *Champion*. Où est donc le mal ?...

Le mérite ne se juge pas dans les muscles, dites-vous, Hermance,.... Prenez-garde, vous énoncez là un principe qui fournit matière à contestation ; sans doute, comme matière inerte, les muscles ne peuvent faire grand chose, mais en autant que la raison préside à l'accomplissement de leurs fonctions, c'est une toute autre affaire, car n'allez pas croire que le mérite a son seul siège dans la connaissance des sciences et des lettres, ce serait une bien mauvaise note à votre acquis....

Avouez donc avec moi, Hermance, que vous avez perdu là une belle occasion de ne rien dire : il aurait été si facile de ne souffler mot, et de ne pas risquer de compromettre l'opinion qu'on s'était faite de vous. Pourquoi ne pas employer vos talents à faire connaître notre mérite, plutôt que de vouloir rabaisser le niveau de caractère de notre nationalité ? En supposant même que tout ceux qui se sont rendus au Queen's Hall aient commis un crime de lèse urbanité, votre devoir à vous, discrète créature, était de ne pas ébruiter ce fait aux quatre vents du ciel. L'excès de zèle fut toujours préjudiciable.

Quant aux *vaillants étudiants*, laissez-moi vous dire qu'ils sont enchantés de la bienveillante attention que vous leur portez. Ils étaient loin de s'attendre à trouver sur leur chemin une protectrice aussi jalouse de leur bonne renommée. Forts de cet appui, ils marcheront désormais d'un pied ferme, le front haut, dans le droit sentier de l'honneur. Donc, merci !

UN ÉTUDIANT.

MŒURS ET PAYSAGES

A M^{lle} MARIE-LAURE

Lecteurs, avez-vous lu la petite étude dont je prends le titre pour cet article ? En la lisant, ne vous êtes-vous pas dit : C'est gentiment peint, cette miniature ?

Si non, vous avez eu tort, si oui, soyez des nôtres, car je viens, au nom de mes amis, lui offrir un petit bouquet de *félicitations*.

Elle le mérite. Ses *Mœurs et paysages*, écrits avec une plume légère et brillante, particulière aux canadiennes littérateurs, a toutes les qualités agrémentées de toutes les minuscules défauts de notre sexe. La grâce, l'aisance, le naturel s'y coudoient de la manière la plus franche.

Continuez, Marie-Laure, et faites que nous vous lisions souvent.

JOSÉPHINE BERTHE.

Lu sur l'album d'un fonctionnaire :
Les gens malades suivent un traitement ; les fonctionnaires ont un traitement qui les suit.
On a donc tout avantage à être fonctionnaire.
C'est pourquoi je le suis.

HAWAII



KALAKAUA I, ROI D'HAWAII

A l'occasion de la mort récente de Kalakaua I, roi d'Hawaii, j'ai pensé que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ liraient avec intérêt quelques notes sur ce pays, son climat et ses habitants ainsi qu'une courte biographie de ce prince, et je me hâte de leur présenter partie d'un travail déjà préparé sur ce sujet, après y avoir fait quelques changements.

* *

Les Iles Hawaïennes ou Sandwich situées dans l'Océan Pacifique, entre 154° 40' et 160° 30' longitude Ouest, et entre 22° 16' et 18° 55' latitude Nord, forment une chaîne continue du Nord Ouest au Sud-Est, représentant collectivement une étendue de 12,730 milles carrés. Les principales toutes habitées, sont : Niihau, Kauai, Oahu, Molokai, Janai, Maui, Kahoolawe et Hawaii : cette dernière est la plus grande. La capitale du royaume, Honolulu, est dans l'île d'Oahu, presque au nord du groupe.

* *

Le climat de cet Archipel est incomparable ; il y règne un été perpétuel. La température s'y maintient entre 55° et 90° Farenheit.

Situées au milieu du grand Océan, à quelques 2,500 milles de la Colombie Anglaise, et à mi-chemin de la Chine, ces régions sont vraiment merveilleuses. La végétation y est d'une vigueur et d'une exubérance extraordinaires. L'on y rencontre les arbres et les plantes des tropiques et ceux de la zone tempérée. Le cocotier au tronc dénudé y porte haut sa tête chevelue à côté du bananier dont les larges feuilles s'inclinent vers le sol ; le tamarin et le guave y croissent en compagnie de l'oranger et du citronnier, à l'état sauvage étalant à la fois leurs fruits d'or et leurs fleurs odoriférantes.

A l'abord des îles, sur un lit de corail, le Pacifique promène ses flots paresseux, couvrant de leurs baisers humides et salés, les épaules des baigneurs et des baigneuses, dont une partie de l'existence s'écoule dans son onde tiède et salutaire.

Les natifs sont réputés très habiles dans l'art de la natation ; cet exercice, les courses à cheval et la danse forment leurs divertissements favoris.

* *

Le pays est très accidenté. Des montagnes, séparées par des gorges profondes ou des vallons, élèvent leurs cimes altières, souvent à plusieurs mille pieds du niveau de la mer. De leurs sommets, couronnés de forêts précieuses en bois de construction pour les vaisseaux et en bois de sandal, descendent des torrents dont les eaux se précipitent de 1,000, 1,500 et même 1,700 pieds de

hauteur, dans l'île d'Hawaii ; en outre, des milliers de petites rivières et de ruisseaux arrosent la plaine et caressent l'oreille de leur murmure quand souvent il est assez difficile de les découvrir, cachés qu'ils sont sous une voûte de feuillage et de fleurs.

* *

Les îles sont de formation volcanique, et contiennent plusieurs cratères éteints. Cependant il y a encore des volcans en activité. Parmi les plus remarquables sont : le Mouna Loa, le Mona Kea et le Kilauea, dans l'île d'Hawaii. D'une hauteur de 15,000 pieds, ce dernier est surtout renommé pour son lac de feu.

En 1880 une crevasse se pratiqua dans un des flancs du Mouna Loa et, pendant neuf mois, il s'en échappa un torrent de laves incandescentes, coulant sans interruption vers la mer. Hilo, la capitale de l'île d'Hawaii, fut alors dans un danger imminent. Les habitants se préparaient à l'abandonner quand le flot de feu s'arrêta tout à coup à ses confins, après avoir parcouru une distance de cinquante milles.

Chose étonnante pendant ce désastre, il n'y eut aucune perte de vie et une seule maison fut détruite. Les vagues de bronze refroidies sont là, témoins éternels de cette terrible inondation.

Le cratère du Kilauea a neuf milles de circonférence ; c'est le plus grand du globe. Ceux du Vésuve et de CÉtna ne peuvent lui être comparés.

* *

Les habitants primitifs de l'Archipel appartiennent à la race la plus belle et la plus vigoureuse de la grande famille polynésienne. Lors de sa découverte par le Capt. Cook en 1772, ils se distinguaient par leurs connaissances dans l'art de la guerre, leur habileté dans le travail des mains et leur adresse dans tous les exercices du corps. Ces îles étaient alors gouvernées par différents chefs indépendants, presque constamment en hostilité entre-eux.

* *

Dès 1759, un de ces chefs, Kamehamea I, avait formé le projet de soumettre tout l'Archipel à sa domination et dans ce dessin, il fit voile d'Hawaii vers Oahu avec une armée. Bon diplomate, guerrier expérimenté et d'une grande bravoure, Kamehameha, surnommé le Grand, parvint, à l'aide de négociations habiles et de luttes sanglantes qui durèrent près d'un demi-siècle, à se rendre maître de tout le pays.

Après sa conquête ce prince s'occupa à répandre les bienfaits de la civilisation parmi ses sujets et il y réussit au delà de toute espérance. Doués d'un caractère doux, ils adoptèrent sans murmurer ces changements dans leurs mœurs et leurs coutumes. Aujourd'hui, grâce aux missionnaires, les natifs ont presque tous embrassé le christianisme.

Jusqu'à sa mort, en 1819, ce conquérant travailla sans cesse au bonheur de son peuple et de sa prospérité. Dans ce but, il étendit ses relations à l'étranger en encourageant la construction des vaisseaux dont le premier fut bâti en 1794. Comme les races ovine et chevaline manquaient complètement dans les îles, il favorisa leur importation. Maintenant le commerce de ces animaux est une source de revenus considérables pour le royaume, et celui-ci profite de la politique sage et éclairée de ce monarque dont le génie supérieur eut pu briller sur un plus vaste théâtre. Les Hawaïens reconnaissants ont sa mémoire en grande vénération et lui ont érigé, en 1883, une statue à Honolulu. Kamehameha I, fut certainement une des grandes figures de son siècle.

* *

Le cadre restreint dans lequel je dois m'enfermer ne me permet pas de m'arrêter aux successeurs de Kamehameha I—je ne ferai que les indiquer—Ils viennent dans l'ordre suivant : Kamehameha II, fils du précédent, monte sur le trône en 1822 et meurt en Angleterre en 1824, laissant pour successeur son fils.

Kamehameha III règne de 1824 à 1855. Il laisse à ces sujets une constitution écrite.

Kamehameha IV, son fils, lui succède et épouse en 1856 Emma, que l'on dit descendre de John Young, américain naufragé dans ce pays.

Elle porte le nom de Rook pour avoir été adoptée par le Docteur et madame Rook.—Ce roi meurt en 1863.

Kamehameha V, son frère, lui succède et marie sa veuve, Emma. Il donne une nouvelle constitution à son peuple et décède en 1872.

Lunalilo I, (Chs-Wm Lunalilo) lui succède en 1874 et meurt dans la même année, laissant le trône vacant.

* *

DAVID LAAMEA KALAKAUA est élu roi le 12 février 1874 et prend le nom de Kalakaua I. Kalakaua naquit le 16 novembre 1836, dans la cité d'Honolulu. Il eut pour père Kahanu Kapaskea et pour mère Analea Keohokalole, tous deux grands chefs. Cette dernière descendait d'un guerrier distingué, autrefois aviseur confidentiel et premier ministre de Kamehameha I.

Il fut élevé à la cour du roi Kamehameha III. Son enfance s'écoula dans l'île de Maui. A l'âge de quatre ans environ on le ramena à Honolulu et il y commença son éducation à l'école Royale, alors nouvellement fondée, sous la direction de M. et Madame Cook. Il étudia dans cette maison de 1840 à 1849. Le futur roi prit ses premières leçons militaires à l'âge de quatorze ans, sous le capt. Funk, vieux soldat prussien. Depuis cette époque il avait conservé une grande prédilection pour le système prussien. Il a même traduit la tactique allemande dans la langue Kanaka pour l'usage de ses troupes, en y introduisant certaines modifications. En 1852, Kalakaua fut nommé capitaine dans l'état-major de Liholiho, commandant en chef. L'année suivante il commençait l'étude du droit, sous l'hon. C. C. Harris, depuis juge en chef. Il occupa ensuite la position de secrétaire militaire. A l'avènement de Kamehameha IV, il fut promu au grade de major dans l'état-major du roi ; fut en 1856, fait membre du conseil privé de l'état et en 1858 appelé à la chambre des nobles.

Son premier voyage à l'étranger eut lieu en 1860 pour accompagner le prince Lot à San Francisco et à Victoria, dans l'île de Vancouver. A son retour il épousa une Hawaïenne distinguée, madame Kapiolani, et fut nommé troisième secrétaire du département de l'Intérieur. Il occupa cette charge jusqu'en 1863, époque à laquelle on le nomma maître général des Postes. Il laissa cette position pour devenir Chambellan de Kamehameha V, en 1865. Deux ans plus tard il était décoré chevalier de l'ordre de Kamehameha I. En 1869, il résignait son poste de Chambellan pour se remettre à l'étude du droit, et l'année suivante, il était admis au barreau. En sa qualité de chef de l'état-major du roi, il reçut Son A. R. le duc d'Edimbourg, lors de sa visite aux îles.

Je dois en partie ces renseignements à l'*Almanach and Directory*, de Honolulu, brochure très intéressante, éditée par MM. Freeth & Peacock.

* *

Kalakaua monta sur le trône d'Hawaii par l'élection des nobles et des représentants du peuple. Il fut choisi par une écrasante majorité sur son adversaire, la reine Emma, ayant obtenu quarante-deux votes sur quarante-huit donnés à l'Assemblée électorale.

Nonobstant ce résultat, il y eut une sérieuse émeute à Honolulu le jour de l'élection. Le roi, par son habileté, sut calmer ses opposants en adoptant une politique de compromis et en donnant des charges à plusieurs partisans de la reine douairière.

En prenant les rênes de l'Etat, l'idée prédominante de Kalakaua était, et il l'a toujours mis en pratique, d'attirer dans le royaume une nouvelle population pour la mêler à la race primitive qui tend à décliner et, par là, obtenir un peuple plus vigoureux et plus nombreux. Un but aussi louable ne pouvait manquer d'être couronné de succès, aussi le recensement de 1884 donnait-il sur celui

de 1878 une augmentation de 25,000 âmes dans les îles. La population, l'année dernière, était de 80,578, savoir : 40,000 Hawaïens et le reste Américains, Anglais, Allemands, Portugais, Chinois et autres étrangers).

Un autre point saillant de la sage politique de ce souverain a été d'étendre ses relations à l'extérieur pour arriver à faire connaître son pays et y attirer le commerce et l'industrie. Pour parvenir à ce but, il a travaillé avec ardeur à resserrer les liens d'amitié déjà existants entre ses Etats et différentes Puissances et à contracter de nouvelles alliances. A cette fin il a beaucoup voyagé et avait acquis des connaissances utiles et étendues ; il s'exprimait facilement en plusieurs langues.

En 1876 Kalakaua, accompagné de son beau-frère, le gouverneur Dominis et autres personnages importants, sur invitation du gouvernement américain qui avait mis une frégate à sa disposition, se rendit aux Etats Unis, où il fut reçu par le général Grant, alors président, avec de grandes marques de distinction. Il est bon de noter en passant que c'était la première fois qu'un prince régnant était l'hôte de la grande république. Ce voyage fut d'une grande importance au point de vue des intérêts de son royaume ; car il fut le résultat d'un traité de réciprocité dont la conséquence fut la prospérité d'Hawaï.

En 1881, accompagné de Son Excellence W.-N. Armstrong, un de ses ministres, et de l'hon. C.-H. Judd, son chambellan, le roi fit le tour du monde, visitant presque toutes les cours des grandes Etats de l'Europe et plusieurs de celles de l'Asie. Pendant cette tournée royale on ne le reçut pas seulement comme un prince venant d'un pays éloigné, peu connu et excitant la curiosité, mais comme un monarque éclairé, s'étant donné pour mission d'acquérir des connaissances pour le bénéfice et l'avantage de sa patrie.

Kalakaua est le premier et le seul souverain qui ait jamais fait le retour du monde et son voyage fut entrepris pour le plus grand et le plus noble des motifs, comme je viens de le dire.

A son couronnement, qui eut lieu en 1883, étaient représentés la Russie, les Etats-Unis, l'Angleterre, le Japon, etc., etc., par des délégués spéciaux conduits à Honolulu sur des vaisseaux de guerre. La fête fut brillante et toute nouvelle pour les Hawaïens, Kalakaua étant le premier roi couronné suivant la coutume européenne et le rite chrétien.

* *

Kalakaua organisa des cours de justice dans tout le royaume, établit des écoles, entretenues aux frais du gouvernement, où les enfants reçoivent l'instruction *gratis*, travailla activement à faire disparaître les derniers vestiges de l'idolâtrie chez une certaine classe du peuple, organisa un service de postes régulier, encouragea les sciences et les arts et fit tout en son pouvoir pour agrandir les relations commerciales de sa nation, représentée maintenant, dans le monde entier, par des agents diplomatiques et officiers consulaires. La plupart des Puissances ont aussi leurs représentants à Honolulu.

Grâce à ce roi, Hawaï est aujourd'hui en pleine ère de prospérité, son commerce est florissant et se chiffre par millions ; son peuple, peu nombreux est devenu grand par ses idées et ses entreprises, par ses moyens et ses ressources ; il a foi en lui, car il sait que sa place est marquée parmi les nations éclairées et entreprenantes. Avec le parfum des fleurs et la tiède brise du Pacifique, il respire l'air pur d'une saine liberté placée sous la sauvegarde d'un gouvernement composé d'hommes capables et animés du désir de travailler au bien-être de leur patrie.

Kalakaua est décédé à San Francisco le 20 de janvier courant dans la 54^e année de son âge et la 16^e de son règne.

* *

Avant de terminer, laissez-moi vous donner l'hymne national qu'il avait composé lui-même en Kanaka et traduit en anglais. Car ce roi était aussi poète.

THE NATIONAL ANTHEM.

(HAWAII HONOL.)

Composed by His Majesty.

Hawaii ! sea girt land !
Strong for thy monarch stand ;
Sons of the ancient band,
Stand for your King !

CHORUS :—O Thou who reign'st above,
Father of might and love !
Grant that thy peaceful dove,
Brood o'er our land.

Hawaii's true-born sons,
Cherish the high-born ones—
From all their lineage runs—
Guard the young chiefs !

CHORUS :—O Thou who reign'st above, etc.

Hawaii ! young and brave,
Thine 'tis thyself to save !
Hopeful thy banner wave—
Upward, and on !

CHORUS :—O Thou who reign'st above, etc.

* *

L'héritière au trône d'Hawaï est Lydia Kama-kaeha Liliuokalani, née le 2 septembre 1839 et mariée le 11 avril 1877 à Son Excellence J. O. Dominis, gouverneur d'Oahu, Maui et dépendances.

J. N. POULIOT,
Vice-Consul d'Hawaï.

Rimouski, 12 février 1891.

POUR L'AMOUR DE DIEU

Un marchand avait une femme, qu'il trouvait presque trop douce, trop paisible. Ses cheveux lui semblaient trop clairs, son œil trop bleu, son regard trop pareil à la lueur de la lune. Quand il la voyait glisser silencieuse et légère comme une ombre dans la maison, il se sentait pris d'une sourdre colère, et il fallait qu'il se retint pour n'y pas céder. Une parole le fâchait surtout, une parole qu'elle répétait à tout propos, qui en parlant, lui échappait à son insu : " Pour l'amour de Dieu ! " disait-elle, dans les heures de peines et d'épreuves. Quand son mari allait au cabaret, elle répétait encore " Pour l'amour de Dieu ! " Cette exclamation paraissait au marchand ridicule et sotte, jusqu'à un certain point même, impie. Il grondait souvent sa femme ; alors elle pleurait, mais elle oubliait bientôt ces reproches. C'était une vieille habitude, un souvenir de ses jeunes années passées dans un couvent. Il ne fallait voir en cela, ni un péché, ni un grand acte de vertu : c'était une naïve habitude.

Un proverbe dit : " Celui qui ne manque de rien, s'irrite du vol d'une mouche contre la muraille. " Le marchand se fâchait plus de ces simples mots, que d'autres ne font pour des ruses et des mensonges. Et quand elle s'excusait doucement, en disant : " J'ai eu tort, " pour adoucir sa colère par son humilité, il jurait qu'elle avait la secrète intention de se moquer de lui.

Un buisson de fleurs faisait les délices de cet époux difficile. Une fois sa femme le vit s'y arrêter pensif, et tout absorbé. Sans y faire attention, il arrachait du bosquet une branche après l'autre. " Pour l'amour de Dieu ! " cria-t-elle, tu dégradés cet endroit charmant ! "

Le mari la regarda furieux ; en vérité, il s'en fallut de peu qu'il ne la battit.

Mais celui qui s'expose au malheur et au repentir les voit venir en courant. Le commerce est un édifice fragile, et ne repose que sur des colonnes qui ne nous appartiennent pas.

Un ami fait faillite, un débiteur s'enfuit, un créancier ne veut plus attendre. Avant qu'une demi-année fût passée, notre marchand se trouva dans la plus triste situation.

Sa femme le voyait souvent se promener pensif dans les allées sablées, ou bien debout devant le livre de comptes, il soupirait. A la fin, elle lut

dans son cœur. Alors elle ouvre en secret sa commode, elle y prend quelque chose au fond des tiroirs, puis, silencieuse et douce comme la lueur de la lune, elle se glisse dans la chambre de son mari.

Il était assis, le front appuyé sur la main et continuait de fumer sa pipe, hélas ! refroidie. " Charles ! " dit-elle. Ce mot arriva comme un chuchotement timide, à son oreille, et elle répète encore une fois " Charles ! " Elle était là, debout devant lui, toute rouge, comme si elle avait à avouer une faute. " Charles ! dit-elle une troisième fois, si un désastre nous menace, est-ce donc impossible de nous y soustraire ? " Ce disant, elle retire de son tablier et lui présente un sac de soie, lourd et difficile à porter. Là se trouve rassemblé tout ce qu'elle a économisé à force de privations, depuis dix huit ans.

Il fixe sur elle un regard rapide, prend le sac et compte et recompte ; puis, en soupirant :— " Mes affaires sont trop embrouillées, tout cela est bien peu de chose ! "

Elle lui présente alors une feuille de papier, un titre de rentes, et se détourne en tremblant, rouge comme une grenade. C'était tout son avoir, l'héritage d'une pieuse marraine. " Non, dit le mari, cela ne doit pas être ! " Et il lui caressait doucement la joue. Bientôt il jette un regard sur la feuille et, d'une voix sombre : " Oui, cela ne se fait pas loin de suffire ! "

Alors elle retire du fond de son tablier toutes ses pauvres richesses ; des cuillers à thé, des ducats, et tout ce qu'on lui avait donné depuis son enfance, et elle les offre avec une si joyeuse expression. Soudain une larme roule dans son œil, elle pâlit, malgré elle, sa bouche frémit quand, à la fin elle met sur le livre de compte... la bague de mariage de sa défunte mère.

" Cela suffit, peu s'en faut, dit le mari tout ému. Et pourtant, cela ne peut finir d'une aussi honnête façon pour moi ! Veux tu donc désormais, dépouillée de tout, gagner ta vie en travaillant de tes mains ? " Elle le regarda, il n'y a qu'un noble et pur amour pour regarder avec cette tendresse " Pour l'amour de Dieu ! " disait elle tout bas,— et lui, il l'embrassa, tout confus et pleurant.

Mlle A. DEDLER.

NOTES HISTORIQUES

Le Dr E.-P. LACHAPPELLE en 1887, est élu président de la société St-Jean Baptiste de Montréal.

Le 26 juillet 1888, bénédiction de la pierre angulaire de la nouvelle chapelle des sœurs de Ste-Anne, à LACHINE par Mgr Fabre.

L'on peut dérober à la façon des abeilles, sans faire tort à personne ; mais le vol de la fourmi qui enlève le grain entier ne doit jamais être imité.— LA MOTHE LE VOYER.

L'ESCLAVAGE a été aboli en Autriche et dans ses possessions en 1782 ; France et ses possessions, 1794 ; Bolivie, 1827 ; Mexique, 1828 ; Angleterre et ses colonies, 1834 ; Indes Orientales, 1838 ; Nouvelle Grenade, 1849 ; Vénézuëla 1852 ; Etats Unis, 1863 ; Cuba, 1886 ; Brésil, 1888.

En 1887, il y avait aux Etats-Unis 150,600 milles de VOIES FERRÉES en opération. Ils ont coûté 9 millions ; il y a 1 million d'hommes employés sur ces chemins. Une locomotive coûte ordinairement \$8,500, et wagon palais-dortoir \$17,000. La plus grande longueur de chemin sous le contrôle d'une compagnie est de 8,000, et appartient à la compagnie Atchison, Topeka & Santa Fé. Le chiffre moyen des passagers transportés sur les chemins de fer élevés de New-York est de 525,000 par jour, soit 191,625,000 par an. La plus grande vitesse qu'ait eu un train de voie ferrée a été de 82 milles parcourus en 93 minutes. Dernièrement, une locomotive a fait un mille en 46 secondes entre Philadelphie et Reading. La moyenne des accidents est de un par 10,000,000 de passagers.



SONNET

PLACET AU SEIGNEUR DE D***

Oh ! que j'aime, seigneur, ces preux de la noblesse
Qui les premiers, jadis, s'emparèrent du sol,
En refoulant au loin ces hordes en détresse
De barbares vivant de rapine et de vol !

Ces nobles chevaliers et sans peur et sans dol,
Des intrigues de cour détestant la bassesse,
Dans les molles langueurs d'une sottise paresse,
Aux pieds d'un roi puissant n'arrêtent pas leur vol

Ah non ! pour accomplir leur héroïque tâche,
Au poste ils resteront, travaillant sans relâche
A maintenir des serfs, l'auguste et sacré droit !...

Illustre rejeton de cette grande race,
Vois donc ! sous ton soleil on m'a volé ma place,
Et sans cesse depuis l'ombre à mes yeux s'accroît !

C.-PHILIPPE BEAULIEU.

Cacouna, janvier, 1891.

TYPES

I

QUÉBECQUOIS

Chaque ville ayant ses *types* particuliers, j'ai cru devoir grouper, dans cet article, quelques *specimens* d'originaux qui ont contribué maintes fois à égayer les citoyens de la bonne vieille cité de Champlain où leur souvenir est encore vivace.

* *

A tout seigneur, tout honneur. Le premier *type* qui se présente aux lecteurs vivait il y a une trentaine d'années. Son nom, ou plutôt son sobriquet de *Grelot*, est encore tout récent dans la mémoire de la plupart des Québécois.

Grelot était trapu ; grosse tête avec cheveux frisés ou plutôt mal peignés. Il portait continuellement des vêtements en étoffe du pays, et pour coiffure un chapeau de castor gris, à longs poils. On ne se rappelait pas de l'avoir vu neuf sur la tête de son propriétaire et l'histoire de cet antique couvre chef serait peut-être plus intéressante que celle du jovial compère qui le portait.

Grelot avait une manie qui consistait à rechercher les insultes ou plutôt les tracasseries. Du moment que son but était atteint, le grotesque personnage se fâchait rouge et gare alors à son bâton noueux, inséparable compagnon de ses courses.

C'étaient surtout les cochers de place du marché de la basse-ville qui s'acharnaient le plus à faire endéver le pauvre juif errant canadien. A peine la silhouette grise du vieux apparaissait-elle au détour d'une rue, que les cris se poursuivaient sur tous les tons de la gamme : *Grelot, t'as bossé ton chapeau !... Grelot ! tuyau, crapaud !... et ainsi de suite jusqu'à ce que le malheureux, complètement exaspéré eût à son tour épuisé tout le dictionnaire de gros mots qui composait son langage habituel.*

Grelot se plaisait à ce genre de vie. C'est tellement le cas que lorsque personne ne lui adressait la parole, il se campait au beau milieu du trottoir et, d'une voix de stentor il criait aux passants : *Vous avez envie de m'appeler Grelot, là, hein !... appelez-moi donc !... voir !...*

Inutile de dire que l'invitation n'avait pas besoin d'être répétée. Et ces scènes se renouvelaient journellement au grand amusement des gamins, et *Grelot* n'en restait pas moins le joyeux boute-en-train de toute la ville.

Comme il y a déjà longtemps que ces choses se passaient !

Carron l'Outarde, autre type que pas un Québécois n'a oublié. Ce surnom lui avait été donné parce qu'il avait le don tout particulier d'imiter le cri de tous les animaux. C'était celui de l'outarde qu'il réussissait le mieux, aussi le roucoulait-il du matin jusqu'au soir.

Carron se plaisait surtout à effrayer les femmes. Passait-il près d'une ou plusieurs personnes, il contrefaisait à s'y méprendre le hurlement aigu d'un petit barbet à qui l'on vient d'écraser une patte, le hennissement du cheval ou le chant du coq. On s'imagine facilement les soubresauts avec accompagnements de petits cris et de vifs éclats de rire dont il était la cause.

Rencontrait-il un homme ou un petit garçon, tout bonnement il se baissait et leur pinçait le mollet, en faisant entendre un grognement sourd et prolongé.

A part ce tic, *Carron* était l'homme le plus inoffensif du monde, et en aucune occasion que l'on sache il n'a fait usage du bâton ferré qui ne le quittait jamais.

* *

Bezeau ! Voilà encore un type qui a dû laisser de bons souvenirs. Qui ne se rappelle *Bezeau* ? Ce dernier pouvait être classé dans la catégorie des mendiants, mais des *bons pauvres*, comme on les appelle généralement.

On ne pouvait lui reprocher de fatiguer les gens, puisqu'il ne faisait qu'une seule *tourné* par année. Durant les premiers jours de janvier, ponctuel comme une horloge, *Bezeau* faisait ses *visites* ; le reste de l'année on ne le revoyait plus. Où allait-il ? Je le laisse à deviner, ne l'ayant jamais su moi-même.

* *

Crignon ; autre type. Celui-là donnait dans le genre inventeur. Il voulait à tout prix faire mouvoir les *moulins à eau* dans les terrains les plus secs. Autre *Don Quichotte*, il aurait voulu abattre tous les moulins à vent pour faire place à ses *moulins à eau*. Génie inventif s'il en fut, il trépassa cependant sans avoir doté sa ville natale d'un de ses *moulins* au mouvement perpétuel. *Sic transit gloria mundi* !

* *

Un nommé *Chouinard* avait pour spécialité de faire des messages ; c'était une véritable poste ambulante. Avait-on une lettre à expédier, un paquet à porter, dans les limites de la ville ou en dehors, *Chouinard* était là, toujours prêt à nous servir et surtout peu *chéra*nt.

Pour un *quinze sous* ce commissionnaire zélé pouvait aller faire le tour des comtés de Bellechasse ou de Lévis. Ses pérégrinations au Château-Richer, à Sainte Anne de Beaupré, à Charlebourg et à Beauport ne se comptaient pas ; il eût été difficile de lui enseigner la route la plus courte ou le meilleur chemin à prendre. Il connaissait son *pays*, comme il se plaisait à le dire.

Ce curieux type n'a jamais trompé ceux qui l'employait. Ces derniers recevaient toujours sa première visite à son retour. Couvert de poussière et de boue, le plus souvent *Chouinard* semblait fier d'annoncer qu'il avait fait le message avec ponctualité. On lui avait donné le surnom de *la poste à Chouinard*. Il ne l'avait pas volé.

Ed. Aubé

II

TRIFLUVIENS

Puisque types il y a, parlons aussi de ceux que j'ai connus aux Trois Rivières :

Place aux dames : Javotte Rouillard, six pieds deux pouces de jet sur la *souche* et pas trop sèche ; habillée dernière mode le moins possible ; n'avait jamais senti ni froid ni chaud ; sans quêter, elle recevait l'aumône, et c'était tout son avoir. Elle se savait "admiration" des passants et prenait des

airs de satisfaction. Un jour, à la suite d'une gageure, elle enleva de la halle et emporta sur ses épaules un cochon d'un poids énorme.—A vous de mettre le chiffre.

* *

Marie Quatre-Poches ou Marie Fend-le-Vent, faisait des commissions pour toute la ville dès son bas âge. La première fois qu'elle tenta d'être admise à la communion, le curé qui posait les questions du catéchisme lui demanda dans quel but elle avait été créée et mise au monde ; elle répondit sans hésiter : "Pour faire des commissions." Je l'ai vue à la fin de sa carrière, allant toujours à pleines jambes et les vieux rubans de son chapeau jouant dans l'air comme les banderolles des jours de fête.

Ah ! ces visions du passé !

* *

Un nommé *Dancosse*, que les gamins appelaient *Tant Cause*, inventait des pas d'ivrogne très drôles, et dansait en allant par les rues. On a jamais pu savoir à quels moments il était ivre ou non — peut-être toujours. Lorsqu'on lui donnait une pièce de deux sous, il entraînait à la banque ou chez un marchand et demandait avec emphase : "Avez-vous de la monnaie pour un gros deux sous ?" Ou encore : "Me vendriez-vous trois ha-rengs pour deux sous ?"

* *

Un autre du nom de Béland surnommé *Raquette* Béland, donnait dans le genre vagabond élégant déguillé : *Robert Macaire* ou compère *Bertrand*. Il m'a laissé peu de souvenirs. Souvent il disait qu'il ne pouvait vivre richement "mais qu'il mourrait en monsieur". A la suite d'une accusation malicieuse, il fut mis à la salle de police et le lendemain on l'y trouva pendu : "mort en Monsieur", avant de subir son procès. Le poète a dit :

"Les gueux, les quêteux,
Sont des gens heureux".
Ma foi, j'aime mieux
Être malheureux !

Benjamin Sulte

LA COUPE

Plus délicate qu'une sensitive, plus frêle qu'un fil de la Vierge, est l'idéale amitié des jeunes filles.

Un souffle la froisse, un rien la brise.

La nôtre s'était épanouie à la fin de la belle saison, avec les dernières roses et les colchiques d'automne.

Déjà, vers le printemps, la Muse capricieuse avait par hasard uni nos deux lyres, déjà la poste indifférente avait porté de l'une à l'autre une infinité de pattes de mouches, quand septembre amena l'entrevue tant désirée par l'effervescence de nos seize ans.

Ce fut un charmant duo de tendresse : moineaux-francs échappés, on brûlait gaiement ce beau feu de paille, en fuyant aux prés par les sentiers creux, délicieusement enlacés, glanant les fleurs sauvages, becquetant les mûres aux haies, tandis que le vent espiègle entremêlait la tresse blonde-châtain et la tresse blonde-fauve qui frôlaient ineffablement les deux visages.

Les mains avaient de chaudes étreintes, les yeux s'abîmaient dans la contemplantation de l'aimée, les joues estompées d'incarnat par les courses folles appelaient les lèvres pleines de joyeux rires...

Que de baisers ! que de promesses ! que de bouquets échangés ! que de charmants cadeaux, parmi lesquels la mignonne coupe, aux deux bords repliés, où l'artiste inconnu a peint, sur un fond bleu tendre qui se teint de rose à la pointe des toits, le Jacquemart de Moulin, ce grave beffroi

qui fait un coin de rue dans la cité bourbonnaise.

Mes doigts caressent distraitemment le cher paysage qui garde huit jours de ma vie.... et je pense....

Je pense que tout est mensonge....

Mais ce leurre est si doux qu'on ne sait le maudire ; point de bonheur sans mensonge. Le cœur dit ; je t'aime ; le cœur ment. La fleur odorante entr'ouvre au soleil ses pétales ; la fleur ment. Le ciel déploie l'azur sans fin ; le ciel ment.

Demain, le cœur oubliera, la fleur sera flétrie, le ciel s'emplira d'orages. Mais l'âme conservera souvenance du mensonge et trouvera comme un regain de bonheur en songeant qu'elle a écouté le cœur, respiré le parfum et contemplé l'azur....

O illusion ! Mayâ, que l'Inde divinise, toi seule es vraie ! Sans toi, plus de joie, plus d'amour, plus de vie. C'est toi qui éclaires l'avenir d'un rayon magique, c'est toi qui sèmes la fleur du souvenir sur la route parcourue, c'est toi qui fais resplendir la bulle fragile qu'on nomme : affection humaine.

Plus durable que ce vain feu follet, la porcelaine déroule encore à mes regards son horizon. Elle ne s'est pas brisée aux heurts des mains enfantines ; elle ne s'est point ternie sous l'aile froide du temps ; sa dorure est restée brillante comme au premier jour, malgré la poussière d'oubli ; et pour fermer mon cœur aux amitiés nouvelles, elle survit à l'amitié morte, fanée avec les dernières roses et les colchiques d'automne.

Amis & Enfants

Paris, 1891.

Les écrivains de toutes les littératures

(Voir gravure)

GEORGE BANCROFT

George Bancroft, l'historien américain, est décédé samedi, le 18 janvier dernier, à Washington, âgé de 91 ans.

George Bancroft est né à Worcester, Mass., le 3 octobre, 1800. Gradué à Harvard, en 1817, il alla en Allemagne et étudia les langues à l'université de Göttingen. Il passa cinq ans en Allemagne, où il fut lié avec Humboldt, Savigny, Goethe, Schlosser, etc. De retour aux États-Unis en 1822, il fut nommé professeur de grec à Harvard. Il publia d'abord un volume de poésies, qui parut à Cambridge en 1823, puis en 1826 un discours sur le suffrage universel et la fondation de l'Etat sur le pouvoir du peuple. En 1834 parut à Boston le premier volume de l'*Histoire des États-Unis*, l'œuvre à laquelle il a consacré la plus grande partie de sa vie. Il s'occupa aussi de politique. En 1826, il se posa carrément comme un démocrate de l'école de Jefferson, et le parti démocratique a trouvé en lui un de ses défenseurs les plus habiles et les plus dévoués. Il fut nommé, en 1838, percepteur du port de Boston et destitué en 1841 par M. Harrison, le grand père du président actuel. En 1844, le parti démocratique du Massachusetts lui donna la candidature au poste de gouverneur de l'Etat, et après une campagne vigoureuse il fut défait. Il continua à se distinguer par la largeur de ses vues et son attachement au parti démocrate, et quand M. Polk fut élu président, il le nomma secrétaire de la marine. C'est à M. Bancroft que nous devons la fondation de l'école navale à Annapolis. Le congrès n'était pas de son avis, mais M. Bancroft, s'étant assuré de l'étendue de ses pouvoirs, mit son projet à exécution, rendant ainsi un service signalé à la marine. Sans crédits spéciaux, il fonda son école, grâce à une économie sévère, et quand le congrès se réunit de nouveau il ne put que constater la sagesse du secrétaire de la marine. M. Bancroft fut aussi pendant un mois secrétaire de la guerre, et c'est d'après ses ordres que se fit la première occupation du Texas par les États-Unis.

De 1846 à 1849, M. Bancroft fut ministre des États-Unis en Angleterre et amena le gouvernement anglais à adopter des lois plus libérales sur la navigation et le serment d'allégeance. Au

mois de mai 1867 il fut nommé ministre en Russie, et l'année suivante il fut nommé ministre en Allemagne, où il demeura plusieurs années. Depuis cette époque, il s'est occupé exclusivement de son *Histoire des États-Unis* et d'autres travaux historiques et littéraires.

M. Bancroft était membre correspondant de l'Académie Royale de Berlin et de l'Institut de France ; il reçut aussi en 1849 le titre de D. C. L. à Oxford et en 1868 celui de docteur en droit de l'Université de Bonn.

Les États-Unis perdent en M. Bancroft un des hommes les plus distingués du pays et sa mémoire passera à la postérité comme celle d'un grand historien et d'un grand citoyen.

TERRIBLE CATASTROPHE A ST-ROCH

(Voir gravures)

La bonne ville de Québec vient d'éprouver un terrible malheur.

La manufacture de lainage dont MM. Paton et R. W. Heneker, de Sherbrooke, étaient les propriétaires, avait nécessité pour son engin quelques réparations qui furent confiées à M. A. Tweddell.

Celui-ci ne consentit qu'à la condition que la maison Carrier, Lainé et Cie, de Lévis, prit la direction des travaux ; ce qui fut accepté.

Les bouilloires, tout contrairement à ce qu'il a été dit, avaient été importées des États-Unis en 1881.

Les employés de la maison Carrier travaillaient depuis quelques jours à ces réparations, et devaient les finir bientôt. Le 12 au matin, vers neuf heures, M. Tweddell fit une dernière inspection de l'engin ; il était assisté de M. Lemelin, un des ouvriers les plus habiles en mécanique de Lévis.

Leur journée finie, ces deux mécaniciens se disposaient à sortir, lorsque, tout à coup une terrible explosion se produisit, ensevelissant sous les débris un grand nombre de travailleurs, et, pour plus d'horreur, le feu se communiqua aux débris.

Il s'ensuivit une scène indescriptible ; les cris des blessés, les plaintes des mourants, les craquements sinistres des murs s'effondrant sous l'action des flammes, tout donnait à ces lieux un aspect terrible et saisissant.

De tous côtés arrivèrent des curieux, des médecins, des sœurs de charité, et des voitures chargées de matelas et de couvertures, et des centaines de personnes se mirent aussitôt à l'œuvre pour retirer de sous les ruines fumantes les blessés et les morts.

Voici les noms de ceux-ci : John Lamontagne, Arthur Tweddell, Wm. Francaeur, Joseph Michaud, tous de Lévis ; Pierre Giroux, Pierre Clément, Amanda Mercier, Wm. Forest, Amanda Hamel, Henri Laliberté, Joseph Dufresne, Gustave Blouin, Arthur Roussin, tous de Québec ; Wm. Adams, de Hedleville ; John Lee, de Montréal, et plusieurs autres victimes dont nous ne connaissons pas les noms.

Le nombre des personnes victimes de cette catastrophe est de quarante-quatre, dont vingt deux de tués et vingt deux blessés.

Les deux vues que nous publions aujourd'hui sortent des ateliers de M. J. Beaudry, photographe, de Québec.

CERCLE DOLLARD

Mardi, 17 février courant, avait lieu les élections générales du Cercle Littéraire Dollard, sous la présidence de M. Pierre Bédard.

Elles ont donné le résultat suivant :

Président : Jules J. Prume, élu par accl. ; 1er vice-président : Rodolphe Brunet, réélu ; 2e vice-prés. : Edmond Melançon ; Sec.-arch. : Hector Lesage, réélu ; Sec.-cor. : Arthur Brunet, réélu ; Trésorier : J. A. Ouimet, réélu ; 1er conseiller : J. H. David ; 2e conseiller : G. A. Marsan ; 3e conseiller : A. Gravel ; Censeur dramatique : H. St-Germain.

MM. H. Lesage et A. Gravel ont soutenu une lutte très chaude et très animée.

Le Cercle Dollard, qui se compose maintenant

de cent trois membres réguliers, doit donner sous peu une grande séance littéraire, dramatique et musicale, avec le concours de MM. Louis Fréchette, F. Jehin Prume, Arthur Buies, etc.

Il y a plus de deux ans que cette association est fondée, et son président fondateur, M. Rodolphe Brunet, notre ami et collaborateur, voit son œuvre grandir tous les jours.

Succès à ces jeunes athlètes de la pensée et de la parole.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Noé Deslauriers (\$15 00), 80, rue Champlain, quartier St-Jean-Baptiste ; Dame A. Gariépy, 257 1/2, rue St-Dominique ; J.-N. Gouin, 349, rue Jacques-Cartier ; A. Dubord et Cie, 227, rue St-Paul ; E. Nuckle, 37, rue St-Hubert ; Dame Arthur-O. Lebrun, 285, rue Ste-Catherine ; Basile St-Jean, 1451, rue Notre-Dame ; J. Ricard, 803, rue St-Jacques ; E. Bastien, 999, rue St-Laurent ; Dame B. Vincent, 349, rue Hypolite ; R.-C. Laurier, 251, rue Montcalm ; J.-A. LaBelle, 172, rue Ste-Elizabeth ; Delle Joséphine Drollet, 180, rue St-Christophe ; Dame Joseph Duval, 268B, rue Sanguinet (en haut) ; Dame Vve. J.-B. Lamère, 1, rue St-Dominique ; Dame Joachim Desforges, 191, rue Barré ; E. Vallières, 1267, rue St-Laurent ; Joseph Bougie (\$2.00), 236, rue Ga'n ; Dame A. Lebœuf, 48, rue St-Jean-Baptiste ; S.-A. Boulet, 30, rue Donegana ; J.-C. Allard, 477, rue Dorchester ; Ephrem Dufour, 1319, rue Ste-Catherine.

Québec.—Delle Adèle Audy (\$25.00), 178, rue la Reine ; Etienne Lefebvre, 267, rue la Reine ; E.-L. Pacaud, à la Banque du Peuple, St-Roch ; Dame Vve Pierre Lépine, 106, rue St-Patrick ; Dame Emile Dasylyva, 9, rue Grant ; Léon Dasylyva, 189, rue St-Joseph ; Philias Lebrun, 43, rue Richmond ; Mathias Godbout, 315, rue Prince Edouard ; Ernest Montreuil, 300, rue St-Valier ; Mathias Paradis, 80, rue Ste-Anne, St-Sauveur ; Delle Hermine Giroux, 218, rue Hermine, St-Sauveur ; L.-B. Gervais, 339, rue St-Joseph ; Elzéar Bisson, 985, rue St-Valier, St-Sauveur ; Delle Marie-Louise Matte, 73, rue Sault-au-Matlot, Basse-ville.

Lévis.—Louis Morissette, 3, rue St-George ; Stanislas Deslauriers, 70, rue Wolfe.

Malbaie.—J.-C. Desmeules ; Alexandre Desmeules.

St-Cunégonde.—Charles Dumoutet, 62, rue Dominion ; Dame J.-M. Tremblay, 113, rue Quesnel.

St-Henri de Montréal.—A. Sauvé 3496, rue Notre-Dame ; A. Winslow (\$3.00), 53, rue Turgeon ; Delle Georgianna Deslauriers, 424, rue Workman.

Pointe St-Charles.—H. LeTourneux, 327, rue Centre.

Côteau St-Louis.—Georges Vermette, 77, rue Robin.

Hull.—J.-P. Ernest Parent (\$10.00).

Arthabaskaville.—Adélar Pichér, protonotaire (\$5.00).

Stanford.—Adolphe Lecomte.

Ottawa.—C.-S. Alaric Renaud, 137, rue King ; Dame J.-A. Chevrier, 474, rue Sussex.

St-Casimir.—J.-B. Dumas.

Trois-Rivières.—Napoléon Gélinas, typographe.

Fraserville.—Côme Pelletier.

L'Islet Station.—J.-E. Leclerc.

L'Islet.—Delle Rosalie Fortin, institutrice.

Lawrence, Mass.—Joseph Marquis, 7, Sutton Court.

New-Bedford, Mass.—Joseph Bédard, 41, rue Merrimack.

Manteno, Illinois.—Revd Père François Chouinard (\$4.00).

Chicago, Illinois.—A.-L. Despocas, 18, Blue Island av.

Fond du Lac, Wis.—Napoléon Corbeille, 84, rue Brook.

LA MARINE AMERICAINE

(Voir gravure)

Au nombre des additions récentes à la flotte des États Unis, se trouve le vaisseau dépêche *Dolphin*, dont nous donnons une vue dans une autre page. Il est construit en acier et mesure 239 pieds 6 pouces de longueur. Sa machine a une force de 2,300 chevaux avec une hélice pouvant fournir une vitesse de 13 nœuds à l'heure.

Rétapoint demande à sa femme quel cadeau lui serait le plus agréable pour sa fête.

—Une descente de lit, lui dit-elle.

Le jour de sa fête arrivé, elle aperçoit en entrant dans sa chambre, près de son lit.... une échelle !



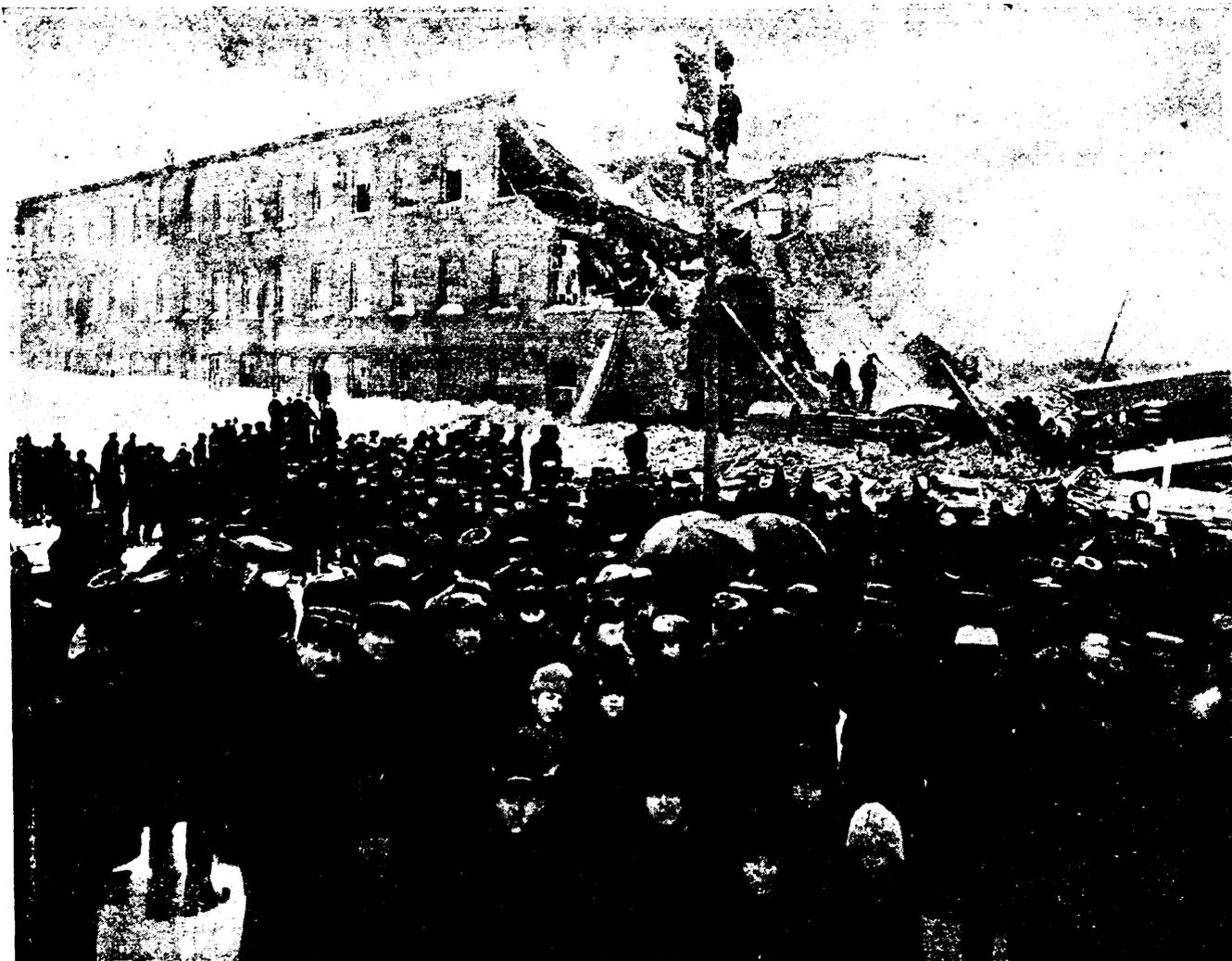
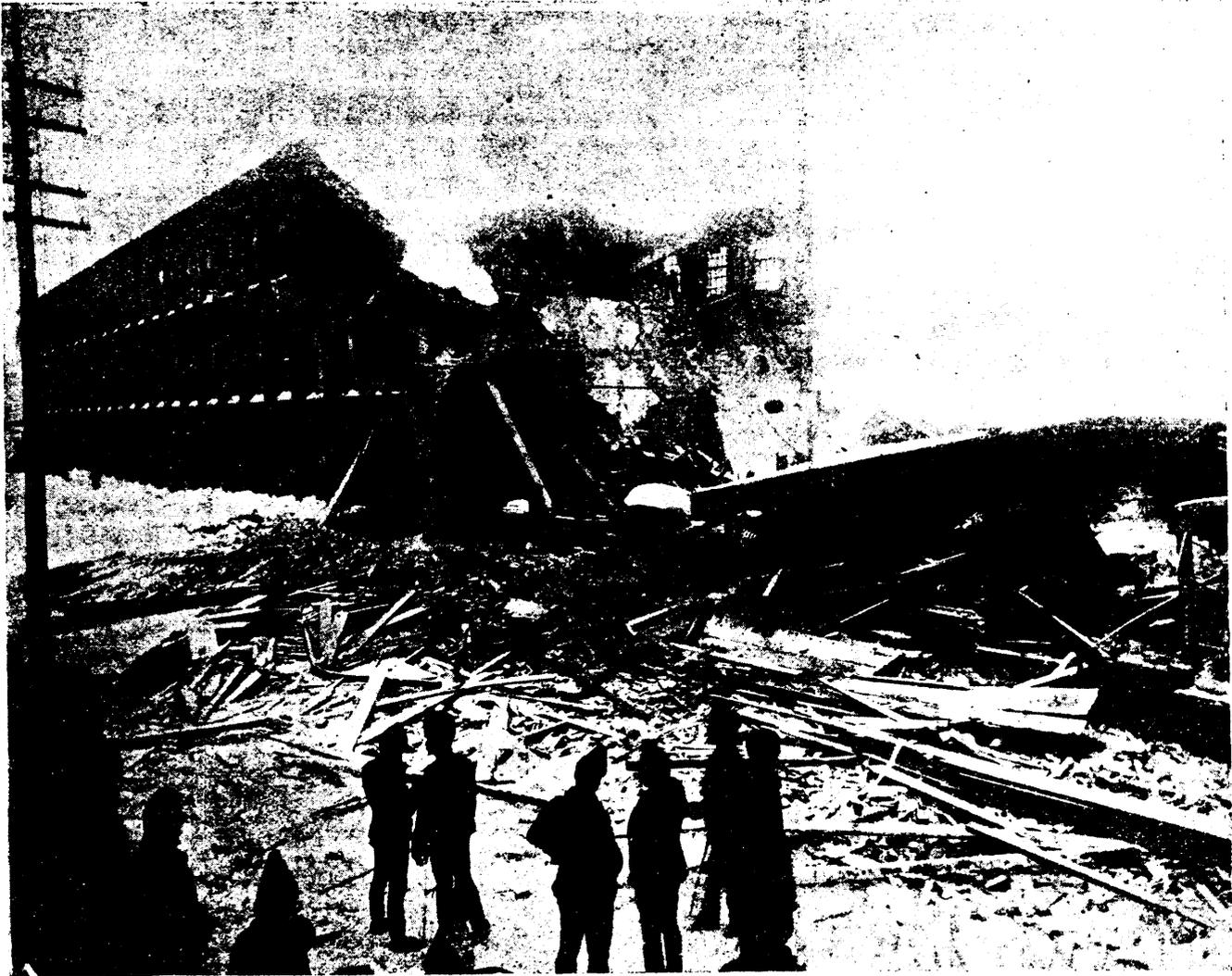
LE PÈRE DE DEKEN

M BONVALOT

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS



LE VOYAGE D'EXPLORATION AU THIBET DU PRINCE HENRI ET DE M. BONVALOT.—LE TRANSPORT DES BAGAGES
(De l'illustration)



QUEBEC. — TERRIBLE CATASTROPHE A SAINT-ROCH.—VUES DES RUINES.

Photographie J. Beaudry—Photogravures Armstrong

SONNET

SUR LA PLUIE

Le ciel est gris, et partout des nuages
Sur le sol detrempe versent de larges pleurs.
La nature est en deuil, et même les plus sages
Revêtent un reflet de ses sombres douleurs.

Demain effacera tous ces tristes naufrages ;
La nature reprendra ses brillantes couleurs
Et les filles riront, portant à leurs corsages,
Frais et resplendissants, de beaux bouquets de fleurs.

Ainsi notre âme pleure en ces jours de détresse
Où l'idéal surprend sa voix enchanteresse,
Où nous rampons à terre dans la réalité.

Mais demain jaillira cette sublime aurore,
Réveil éblouissant de l'astre-roi qui dore
Les splendeurs de l'amour dans sa sérénité !

Louis de Saintes.

CHRONIQUE DES VOYAGES

(Voir gravures)

DE PARIS AU TONQUIN PAR TERRE

Les journaux de l'Indo-Chine française publient de longs détails sur le voyage d'exploration de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans, fils du duc de Chartres, dont une dépêche a donné un court résumé

Les voyageurs sont allés d'abord de Paris à Kouldja, point extrême des possessions russes dans l'Asie centrale. De là, ils ont pénétré en Chine par les montagnes du Ciel ou Tien-Tchouang ; depuis ce point, les voyageurs ont suivi une route inconnue sur un parcours de plus de deux mille kilomètres.

Il résulte de leurs observations qu'un pays assez peuplé et relativement cultivé s'étend entre la frontière sibérienne et la partie occidentale du désert de Gobi. Il a fallu six semaines pour franchir les vastes étendues de ce désert asiatique.

M. Bonvalot et ses compagnons ont ensuite atteint la région inculte et désolée du Lou-Nor, qui ne renferme pas un habitant sur quinze cents kilomètres de long.

La caravane a traversé le rebord septentrional du plateau tibétain, massif montagneux formidable, par un col qui n'a pas moins de 16,000 pieds d'altitude. Sur ce haut plateau se trouve, à une altitude de 10,000 pieds, la ville sainte de Lhassa. La caravane s'est approchée à douze lieues de cette ville, mais elle n'y a point pénétré, pour ménager la susceptibilité ombrageuse des Chinois, dont il fallait traverser le territoire.

Les voyageurs ont commencé à descendre dans le bassin du Yang-tsé-Kiang, où ils ont atteint Batang.

M. Bonvalot, signale l'existence, sur le plateau tibétain, de volcans éteints, ainsi que la présence d'une chaîne continue comprenant des sommets de plus de 26,000 pieds. Là, les voyageurs eurent à supporter de grands froids ; le thermomètre tomba à 40° centigrades au dessous de zéro ; le vent, soufflant avec rage dans les corridors montagneux, rendait la température absolument insupportable. Plusieurs des membres de la caravane y périrent.

De Batang, les voyageurs ont facilement traversé le Yunnan ; ils ont atteint le fleuve Rouge à Manghao, où ils se sont embarqués sur un sampan à destination d'Hanoi (Tonquin). Près de Sontay, leur barque a été croisée par le vapeur français *Yunnan*, des Messageries fluviales, sur lequel les voyageurs ont pris passage.

M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, avec leur suite composée de domestiques russes, chinois et kalmouks, sont restés huit jours à Hanoi, où leur arrivée a provoqué un grand mouvement de curiosité et de sympathie.

M. Bonvalot se déclare émerveillé de ce qu'il a vu du Tonquin. Les rizières à perte de vue

depuis Yenbaï, et Hanoi avec ses quartiers européens, l'ont surpris. Dans de nombreuses conférences qu'il se propose de faire au sujet du Tonquin, il se chargera de convaincre les incrédules. De son côté, le prince Henri espère faire beaucoup dans le même sens.

D'après les dires des voyageurs, on exagère beaucoup les histoires de piraterie que l'on colporte en France. Aux Indes, la sécurité est encore moindre ; mais les Anglais se gardent bien de raconter partout les luttes qu'ils ont à soutenir. Les explorateurs sont descendus de Laokai à Hanoi sans escorte, et ils n'ont rien trouvé, ont-ils dit, sur leur route, qui pût faire voir un pays troublé et en proie à la piraterie, comme on le prétend. Ils sont d'avis que la France a peut être dans le Tonquin la plus belle de ses colonies, et ils sont décidés à employer toutes leurs forces pour la faire connaître et lui apporter un concours utile à son développement.

Le cercle d'Hanoi a offert aux explorateurs un punch auquel assistaient le résident supérieur du Tonquin, le vice-roi et le général Bichot.

* * *

CHEZ LES CANNIBALES

Dans une des dernières séances de la Société de géographie, de Paris, M. J. Cholet a rendu compte, devant une assemblée nombreuse et brillante, de ses missions au Gabon-Congo depuis 1886.

M. Cholet a fait d'abord un historique de la région du Niari, puis un récit succinct de son voyage à la recherche d'un tracé pour la route de Loango à Brazzaville, voyage accompli en 1887 ; et il a ensuite abordé le récit de son voyage, accompli en 1889, dans le Haut-Oubanghi, région à laquelle les récentes explorations françaises donnent un nouvel intérêt d'actualité.

" Au mois d'août 1889, dit M. Cholet, je partis pour inspecter les postes du Haut-Oubanghi. Cette région a déjà plusieurs fois été décrite. M. Albert Dolisie, le premier, l'a parcourue en 1885. Nous y avons actuellement trois postes, tous sur la rive gauche, appartenant à l'Etat indépendant. Ce sont : Lulanga, au confluent de l'Oubanghi et du Congo, chez les Afanous ; Madzaka, vers le 2e degré nord, chez les anthropophages bondjas ; enfin Bangui, au 4e degré nord, près des premiers rapides de l'Oubanghi.

" L'Oubanghi est très large, mais encombré d'îles basses et boisées de bancs de sables qui, pendant une partie de l'année, rendent presque impossible le passage des vapeurs. Jusqu'au 4e degré nord, où l'on rencontre une région montagneuse, les rives sont boisées et marécageuses. Par places, cependant, on rencontre des falaises ; les Bondjas y ont établi leurs villages, dont l'accès est très difficile. Sur la rivière, on ne peut y arriver que par des sortes d'échelles en bois ou des escaliers taillés dans l'argile. Une liane sert de main courante. Une forte palissade entoure le village, et, près de la porte qui se referme avec des pieux solides, sont toujours quelques hommes armés de leurs grandes lances, de leurs boucliers, de leurs cuirasses en peau d'éléphant ou de bœuf, avec le couteau sur la poitrine. Ils ont des épieux durcis au feu. La palissade se continue tout autour des villages ; presque toujours il y a un fossé profond qu'on traverse sur une planche mobile. Les cases sont disposées en longues rues perpendiculaires au fleuve.

" Malgré leur aspect terrible, pendant tout mon séjour chez eux, je n'ai pas eu à me plaindre des anthropophages. Plusieurs fois, j'ai fait l'échange du sang avec les chefs. Je m'avançais seul ou suivi d'un seul homme, sans armes, jusqu'au fond de leurs villages ; j'allais même me promener à l'entour et voir les plantations. Jamais je n'ai été l'objet d'aucune menace : le seul sentiment que j'ai pu remarquer était la crainte, surtout chez les femmes et les enfants. Elle était facile à calmer par l'offre de quelques perles.

Partout on rencontre des traces de leur genre de vie. Des crânes gisent à terre pêle-mêle avec des têtes d'éléphants, de cabris, de caïmans, débris de leurs festins, ou sont attachés en paquets sous les toits des cases. Les maxillaires inférieurs leur servent de crochets pour leurs ustensiles de ménage."

LA PLUIE DE SANG

UN PHÉNOMÈNE EXTRAORDINAIRE

On a signalé de tout temps des pluies de sang... qui n'en étaient pas. Il s'agissait simplement de pluies teintées en rouge par des terres ocreuses, du pollen de végétaux ou divers champignons microscopiques transportés dans les airs par un cyclone et que l'eau ramenait à la surface du sol. Ces pluies laissaient des traces rouges sur les feuilles et, avec un peu de bonne volonté, on pouvait les assimiler à des taches de sang. Mais voici qu'il vient de tomber une véritable pluie de sang en Italie, du vrai sang, paraît-il. Ceci se passe en Italie dans un village appelé Missignadi, distant d'environ 4 kilomètres d'Oppido Mamertino. Une première fois à quatre heures et demie, une seconde fois à cinq heures, il tomba une légère pluie de sang consistant en gouttelettes de couleur sang luisant. Ces gouttelettes tombèrent sur les personnes, les pierres du chemin, les feuilles, les tiges des plantes, les vignes, les oliviers, etc. Alors une grande panique s'empara de la population. Les carabiniers royaux furent appelés pour constater le phénomène. Ils étendirent les mains ; la pluie tombait toujours et ils reçurent sur la peau des gouttes de sang !

Et le curieux, c'est qu'il ne tombait pas d'eau du tout, mais uniquement du sang. Le vent, le matin, avait soufflé en tempête et plusieurs ondées violentes s'étaient succédées. Mais au moment du phénomène l'atmosphère bien que sombre était calme. La chute de la pluie de sang suivait la direction d'un nuage noir qui progressait de l'ouest à l'est et qui à ce moment passait au zénith. L'espace imprégné de gouttes de sang s'étendit environ sur 2 kilomètres carrés.

En présence d'un phénomène aussi extraordinaire, le R. P. Denza, directeur de l'observatoire de Moncalieri, qui en reçut la description, émit des doutes sur sa réalité. Le directeur de l'observatoire local d'Oppido Mamertino, M. Viridia, compléta sa relation en lui adressant diverses attestations, y comprise celle du maréchal des carabiniers royaux. Cette pièce authentique n'eut sans doute pas convaincu le savant père Denza ; mais à ces attestations, M. Viridia joignit des pierres et des feuilles teintes de rouge et enfin les résultats de l'analyse chimique, qui fut faite au laboratoire de l'école d'hygiène publique à Rome. Il fallut se rendre à l'évidence.

Les gouttelettes examinées ont une grandeur qui varie de 1 à 4 millimètres de diamètre ; elles se présentent sous la forme de pellicules un peu ridées. Une de ces pellicules exposée à la chaleur sur une lame de platine se gonfla et émit l'odeur de corne brûlée, puis s'enflama. Le carbone se consuma et il resta un résidu jaune sale renfermant du fer. Enfin, après le traitement convenable, on mit à jour dans le résidu des cristaux d'hématine. Au microscope on distingua des globules nucléés, ce qui implique que le sang tombé appartenait à des oiseaux.

C'est un peu plus rassurant. Mais il reste à expliquer d'où venait ce sang d'oiseaux. On a émis l'hypothèse qu'une nuée d'oiseaux de passage s'était trouvée englobée dans un violent tourbillon et que ces oiseaux culbutés, meurtris, avaient laissé échapper du sang. Mais l'effet ne paraît pas en rapport avec la cause. Les gouttes se sont répandues sur 2 kilomètres carrés et il eût fallu saigner pas mal d'oiseaux pour couvrir de sang une aussi vaste étendue. Et ces oiseaux eux-mêmes, étourdis, écrasés, mourants, pourquoi ne seraient-ils pas tombés aussi et n'aurait-on pas observé une pluie de cailles, par exemple ? Bref, il est possible qu'il se soit réellement agi à Missignadi d'une véritable pluie de sang, en tout cas bien mystérieuse ; mais l'explication du phénomène reste à trouver.

HENRI DE PARVILLE.

Sur les bords du lac :

— Voyez donc cette vieille dame qui patine ; la glace est si légère, il va lui arriver un accident. Prévenons-la.

— Voulez-vous bien rester tranquille : c'est ma belle mère !

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 28 FEVRIER 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

Vers les onze heures du matin, après avoir traversé le val de Rus, les postiers dégringolèrent ventre à terre une côte rapide qui conduisait à la villa.

Le piqueur avait devancé l'équipage.

Un majordome se trouva sur le perron pour présenter ses devoirs à l'Excellence.

Une femme de chambre alerte se chargea de Marcelle.

Au vrai, elle tombait de fatigue, les émotions, le voyage, la nuit blanche, elle était rompue.

Aussi s'endormit elle d'un profond sommeil, dans une chambre toute tendue de cretonne claire, ce qui donnait à cette pièce un air de printanière gaieté.

A son premier mouvement se montra la femme de chambre.

Tout ce qui se passait depuis la veille lui semblait un enchantement féerique et elle se demandait si, comme Cendrillon, elle n'allait pas voir s'évanouir ce beau rêve et se retrouver à Vernon en compagnie de l'odieuse Henriette.

Tout cela n'était qu'un rêve, en effet.

Fédor ne lui avait-il pas lui-même annoncé que bientôt il repartirait, que bientôt il la laisserait seule, maîtresse d'elle-même ?...

La soubrette, sortie depuis un moment, rentra sur ces entrefaites.

—Monsieur le comte,—dit elle,—demande à quel instant de la soirée il pourra présenter ses respects à madame.

Marcelle fut tentée de répondre :

—Sur l'heure.

—Dites à M. le comte que je serai prête dans un instant et que...

La femme de chambre comprit à demi-mot.

—Madame pourra recevoir Son Excellence dans le salon attenant à sa chambre à coucher.

Et, ouvrant la porte, elle montra à Marcelle un délicieux salon Louis XV, à tons clairs rechampis et dont les hautes fenêtres ouvraient de plain-pied sur une terrasse surplombant le lac.

La vue était idéale... Le soir venait et les contours du lac de Bièvre se noyaient dans un bleuté vaporeux.

Sur la gauche, couverte de chênes superbes, d'arbres fruitiers et de vignes, elle apercevait l'île Saint Pierre, — où J.-J. Rousseau, pendant de longs mois, trouva un asile.

—Dites à M. le comte que je l'attends...

Fédor se fit annoncer presque aussitôt.

—Comment vous trouvez-vous ? —demanda-t-il en tendant les deux mains à la jeune femme.

—Reposée, calme, tranquille, heureuse, grâce à vous... oui, grâce à vous... car, sans vous, je serais morte... là-bas...

—Il n'y faut plus penser,—dit-il gaiement,—votre passé n'existe plus... Il est mort, Dieu merci, bien mort. Le sort vous avait liée à un monstre, une espèce de fou, qu'il vous faut oublier au plus vite... Vous êtes maîtresse de votre vie, de vos actions... Et vous avez en moi un ami qui ne vous fera pas défaut ; car, je ne dois point vous le cacher, vous ne devez compter que sur vous-même... et ne point confier à vos parents. Ils aideraient les misérables qui vous ont déjà torturée à vous sequestrer de nouveau.

Et il raconta à Marcelle sa désespérante visite à M. et Mme Chabrance.

La pauvre créature se voila le visage de ses mains.

Elle était seule, bien seule... Elle n'avait que Fédor.

Et il avait parlé de la laisser libre !

Il parlait encore. Il revenait, avec une grande réserve, sur l'existence qu'allait mener la jeune femme.

—Votre liberté est mon œuvre,—disait-il,—et, de cette œuvre là, je suis très fier... C'est la seule bonne chose que j'aie pu faire dans ma vie oisive. Vous comprenez bien que je ne veux pas qu'on y touche à cette liberté, que je ne veux pas que l'on vous rende malheureuse... Je serai votre ami, votre protecteur... Je vous tiendrai lieu de père,—il se mit à rire,—bien que je sois un peu jeune encore pour jouer ce rôle... Quand vous vous serez reposée ici, car je vous répète ce que je vous ai dit ce matin, ce n'est pas une demeure bien gaie pour une jeune femme... vous me direz ce que vous voulez faire ?... Oui, je sais,—ajouta-t-il encore, à un geste de Marcelle, je sais que vous êtes sans ressources, pardonnez-moi de traiter cette misérable question d'argent, il en faut malheureusement pour vivre... Mais laissez-moi vous dire aussi que cette question n'a aucune importance... je suis riche, colossalement riche... Par conséquent... ce n'est même pas le plus léger sacrifice que de mettre à votre disposition... Un homme d'affaires se chargera de cela, quand vous m'aurez dit dans laquelle des parties de l'Europe vous désirez résider...

Elle l'écoutait ravie et confuse.

Elle n'osait l'interrompre et cependant la vérité se fit jour.

L'aveu qu'elle avait dans le cœur s'échappa de ses lèvres.

Malgré elle, elle lui dit :

—Mais... où voulez-vous que j'aille... sans vous ?...

Une joie divine flamboya dans les yeux de Fédor.

Jamais ! non, jamais il n'eût osé lui dire qu'il l'adorait follement.

Après le service qu'il venait de lui rendre, il n'aurait jamais fait l'aveu de son amour...

N'eût ce pas été réclamer le prix de son dévouement ?

Mais lorsque Marcelle eut parlé, il comprit tout.

Il la vit pâlir, porter les mains à son cœur comme pour en comprimer les palpitations douloureuses.

Et Marcelle, répondant à cette interrogation muette, murmura tout bas :

—Oui, oui !... Dites-moi si je suis coupable.

Les miens peuvent me condamner, mais mon cœur m'absout. Quand je vous ai vu lâchement frappé pour moi, frappé mortellement peut-être... j'ai senti que c'est de toute mon âme que je vous aimais...

—Dieu bon !... —s'écria Fédor,—ainsi, Marcelle vous m'aimez !... Alors que moi je n'osais croire à tant de bonheur, moi qui pensais que la reconnaissance seule...

* *

Les êtres heureux n'ont pas d'histoire, il est impossible de raconter les six premiers mois de la nouvelle existence de Marcelle.

Ils s'écoulèrent sans un nuage, comme passe un rêve, avec une rapidité vertigineuse.

Mais au bout de ce temps-là, la jeune femme fit un retour sur elle-même.

Marcelle n'avait rien dans l'esprit ni dans le cœur, de l'égoïsme de ses proches.

Fédor était toujours aussi épris, aussi follement amoureux qu'au premier jour.

Mais Marcelle se demandait si elle avait bien le droit de l'accaparer pour elle toute seule.

Une fois cette pensée entrée dans son âme, elle ne devait plus en sortir.

Et en créature énergique, son parti fut bientôt pris.

—Mon ami,—dit-elle un matin à Fédor après déjeuner, alors que tous deux, assis dans des rocking-chairs, sur la terrasse surplombant le lac, ils admiraient sans fatigue, sans relâche, sans être encore rassasiés l'adorable panorama qui se déroulait devant eux,—mon ami, voici les premières feuilles qui tombent des arbres. Demain, après-demain peut-être, il fera froid... Comptez-vous demen-

rer encore longtemps sur les bords du lac de Bièvre ?

Ce langage était nouveau pour Fédor.

Le jeune homme leva la tête avec inquiétude, et jetant à l'eau la cigarette de Sampsoun qui l'enveloppait d'un nuage odorant :

—J'avoue,—répondit-il,—que je n'y ai pas encore songé. Depuis notre arrivée ici, j'ai été tellement heureux que, pour moi, j'ai oublié le reste du monde.

Marcelle adressa à Fédor un regard tout chargé d'amour.

—Pas une pensée de mon cœur qui n'ait été à vous,—répliqua-t-elle. Et je n'en ai aucun mérite, n'êtes-vous pas toute ma vie ?...

—Et vous toute la mienne. Et si vous saviez combien mon existence passée me semble vide, nulle...

—Oui, certes, je vous crois, Fédor. J'ai une absolue confiance en vous. Et c'est pour cela que je ne veux être jamais, entendez-vous bien, ni un ennui, ni une gêne dans votre vie. Alors, ce matin, je me suis mise à réfléchir, et j'ai pris un parti... je veux que cet hiver, vous ne le passiez pas ici, je veux que vous retourniez à Paris.

—A Paris,—fit-il tout étonné.—Et vous... vous, Marcelle ?

—Mais moi aussi, bien entendu... Vous me mettez dans quelque coin, là où je ne serai pas vue, où je vivrai ignorée, inconnue, et où vous reviendrez toujours avec plaisir, avec bonheur... Cela, je le veux.

Fédor secoua la tête.

—Ce n'est pas cela que je désire,—dit-il avec fermeté.—Vous êtes ma femme devant Dieu ! Aux yeux de tous, je veux que vous la soyez aussi... Tel va être désormais le but de ma vie. Je veux que vous portiez mon nom, ma bien-aimée ! Marcelle rougit de bonheur.

—Oh !—dit elle,—en fermant les yeux, tant ce doux rêve l'éblouissait, je serais trop heureuse !...

—Je le veux, et voici longtemps que j'y pense, dès le premier jour que je vous ai connue, que je vous ai aimée. Nous rentrerons à Paris, soit... mais c'est pour poursuivre plus sûrement, plus vigoureusement le but que je viens de vous exposer... Une séparation d'avec ce misérable qui vous a martyrisée, nous l'obtiendrons aisément... Je veux plus encore... La loi sur le divorce sera votée avant peu... Ce jour-là... les délais légaux expirés, vous vous nommerez la comtesse Stroganof... et je vous jure que le jour où vous rentrerez à Pétersbourg à mon bras... oui, ce jour-là sera le plus beau jour de ma vie...

Fédor se reprit.

—Je me trompe... Il en est un que rien ne saurait effacer de mon âme, c'est le jour où j'ai su, où vous m'avez dit que vous m'aimiez.

—Mon ami !—fit Marcelle,—je suis trop heureuse !...

—Après tant de souffrances, le sort, la Providence, veux je dire, vous devaient bien un peu de joie... Mais il faut penser à tout. Je ne puis croire que M. Dementières,—Marcelle frémit en entendant pour la première fois le nom qu'elle avait porté, sortir des lèvres de Fédor,—je ne puis croire que l'homme qui vous a rendue tellement malheureuse prétende vous poursuivre encore.

—Il ne vit pas à Paris. Retiré dans ses terres, il ignorera certainement même votre présence en France. Néanmoins je dois prendre toutes les précautions... J'ai des amis puissants, aussi bien en Russie qu'en France... je saurai vous mettre et vous tenir à l'abri de tout danger, vous pouvez le croire... car celui qui toucherait à vous, Marcelle !... En vérité, par le nom que je porte, je ne donnerais pas un kopeck de sa vie !...

En réalité, le comte Stroganof et Marcelle avaient bien tort de se forger autant d'inquiétudes. Leur bonheur ne courait aucun danger.

Lorsque M. Dementières avait pu se convaincre de l'inutilité de ses poursuites, lorsqu'il avait dû se rendre compte que l'enlèvement de la jeune femme était un fait accompli, il avait fait taire sa sœur dont les clameurs aiguës continuaient à déchirer les airs.

—Ce qui est fait est fait,—lui dit-il,—nous aurions dû mieux prendre nos mesures, c'est notre faute... Cela devait arriver... Maintenant, le

seul parti qui nous reste à prendre, c'est de ne point faire de bruit. Que tout le monde ignore ce qui s'est passé à Souesmes... C'est le meilleur.

Mlle Henriette regarda son frère bouche béante, stupéfiée, elle ne le reconnaissait plus.

Il était froid. Il semblait calme !

Un pli barrait son front, et si le reste de la physionomie demeurait impassible, l'éclair vitreux de ses yeux, ses lèvres blêmes, disaient que la haine froide, rétrocéc, immuable, restait comme figée au fond de son cœur.

— Alors, — s'écria Henriette exaspérée, — tu vas laisser cette honte, cette trainée, jouir en paix de ses crimes et de sa honte.

M. Dementières rentra le cou dans ses deux épaules en ayant l'air de dire :

— Nous n'y pouvons rien.

Le soir même il plantait là la vieille fille et retournait à Boursac.

Quelques jours plus tard il se rendait à Paris, et tout posément, en homme résigné, apprit la terrible nouvelle au couple Chabrance.

La colère de M. Chabrance fut apoplectique ; celle de sa femme très larmoyante.

— Nous n'avons plus de fille, — s'écria t-elle, — en levant les bras vers le ciel.

— Non, — répéta son mari en écho, — nous n'avons plus de fille.

Etaient-ils bien certains d'en avoir jamais eu une ?...

Le gendre et ses beaux-parents furent complètement d'accord.

La voile devait être tiré sur cette honte.

Mme Dementières, autrement dit Marcelle Chabrance, était morte.

Jamais, désormais, aucun de ces trois êtres ne prononcerait son nom.

Jamais on ne s'occuperait de ses faits et gestes...

Non, en vérité, Marcelle n'existait plus !...

Elle vivait cependant !...

Pour la première fois depuis sa naissance, elle était heureuse ! oh ! bien heureuse !...

Elle se sentait passionnément et uniquement aimée...

Les jours succédaient aux jours, ne lui apportant que joies et bonheur.

Aux six premiers mois passés au bord du lac de Bienne trois autres mois s'ajoutèrent.

Maintenant Marcelle habitait un petit chalet, tout tapissé de franges de laines, situé tout au bout du chemin de ronde de Neuilly, à deux pas du bois de Boulogne.

Fédor Stroganof avait-il repris sa luxueuse existence d'autrefois ?...

Non, certes.

Tout était changé en lui.

Il ne donnait plus de somptueuses fêtes.

L'hôtel princier de l'avenue de Friedland n'était point fermé. Ostensiblement il l'habitait encore.

Mais la majeure partie de son existence se passait au chalet de Neuilly, aux côtés de la toujours adorée Marcelle.

Là seulement, il se sentait vivre, et le peu de temps qu'il était forcé de consacrer à ses relations mondaines lui causait un véritable supplice.

L'amour entier absorbait toute sa vie, aussi bien que celle de Marcelle.

Elle et lui avaient bien été créés l'un pour l'autre.

La maison de la jeune femme avait été montée sur un pied de simple et sévère élégance.

Rien de voyant, rien qui pût attirer les regards.

Un grand jardin anglais, encadré de murs élevés dont le faite était protégé par des claies très hautes, lui permettait de respirer le grand air sans quitter son chez elle.

Le soir, elle sortait en voiture avec Fédor.

Parfois, elle allait voir une pièce nouvelle, bien abritée derrière l'écran d'une avant scène.

Ah ! si elle avait pu porter en réalité le nom de Fédor, être sa femme, la comtesse Stroganof, ainsi que ses gens l'appelaient par ordre de leur maître, rien n'eût manqué à son bonheur.

Ce jour viendrait-il jamais ?...

Fédor le lui promettait.

Il avait déjà commencé des démarches.

Une séparation, lui avait annoncé un homme de loi très expérimenté, serait certainement prochaine.

Marcelle reprendrait sa liberté.

Ce serait déjà un grand pas... Mais Fédor

voulait plus encore et à tout instant il revenait sur ce sujet qui, chez lui, était passé à l'état d'idée fixe.

* * *

Fédor se disposait à sortir. Il avait de nombreuses courses à faire à travers la ville.

Il lui sembla, au moment de quitter Marcelle pour quelques heures, que la jeune femme l'embrassait plus tendrement encore que d'habitude.

— Qu'avez-vous, mon amour ? — lui demanda-t-il. — Êtes-vous plus souffrante ?...

— C'est cela sans doute, — répliqua t-elle, — je suis nerveuse, agitée. Je ne sais ce que j'éprouve. Des pressentiments stupides sans doute !... Ne me laissez pas longtemps seule, je vous prie, Fédor... On dirait que j'ai peur...

— Voulez-vous que je demeure auprès de vous, ma chérie !...

Elle secoua vivement la tête.

— Non ! non ! C'est ridicule !... Ce sont des enfantillages !... Il faut que vous sortiez... Revenez vite, voilà tout.

Fédor devait aller tout justement chez l'homme d'affaires qui lui donnait des conseils.

Une femme de chambre, Juliette, celle-là même qui avait servi Marcelle à la villa d'Hayback, se montra.

— Donnez son chapeau à M. le comte, — fit Marcelle.

Et Fédor, avec une dernière tendre parole, prit congé de la jeune femme, et, descendant l'escalier du petit hôtel, se trouva dans la rue.

Juliette, la femme de chambre, jolie, à l'air futé, avec ses cheveux blonds crépés et tordus regarda fixement Marcelle.

— Madame la comtesse a pleuré ! Madame serait-elle plus souffrante ?

Marcelle secoua la tête, en murmurant un remerciement, et pour cacher son émotion et sa tristesse, elle se mit à la fenêtre afin de donner encore un regard à celui qui s'éloignait.

Il était sur l'asphalte, se dirigeant à pied vers sa voiture qui arrivait en retard.

Il venait de se retourner, pour voir si Marcelle le regardait partir.

Et en apercevant la jolie tête de celle qu'il adorait, de la main, il lui envoyait un dernier salut.

Marcelle ne put jouir de la joie que devait lui causer cette caresse, que Fédor lui adressait à travers l'espace, car il avait porté légèrement la main à ses lèvres.

Elle se rejeta vivement en arrière, étouffant un cri de terreur !

Ce qu'elle avait vu cependant n'avait rien de bien effrayant par lui-même.

Elle venait d'apercevoir un homme s'avancant sur le trottoir à la rencontre de Fédor et le saluant avec la plus grande politesse.

Mais cet homme... elle en était certaine, c'était M. Dementières !...

Tout tournait autour d'elle, elle défilait ?...

Au prix d'un effort surhumain, elle s'approcha de nouveau de la fenêtre...

Elle voulait voir...

Marcelle ne s'était pas trompée !... Fédor, au moment où il se retournait brusquement, après avoir adressé un baiser ou un salut à la jeune femme, s'était trouvé face à face avec M. Dementières.

Fédor s'était attendu à une attaque soudaine, à une explosion de fureur de la part de son ennemi.

Il avait donc fait un pas en arrière, pareil à un tireur qui rompt, pour revenir aussitôt dans les armes.

M. Dementières, par contre, était demeuré impassible.

Il avait, le premier, porté la main à son chapeau et saluait correctement.

Le comte Stroganof salua de son côté et attendit.

M. Dementières vint à lui en saluant de nouveau de la tête, puis très grave, très calme, il dit :

— Monsieur le comte, le hasard me sert en me mettant sur votre passage. Aussi bien, ayant appris par les journaux votre retour à Paris, j'allais avoir l'honneur de vous écrire pour vous demander rendez-vous.

Fédor s'inclina et répliqua aussitôt :

— Je suis à votre entière disposition, monsieur, je pense que vous n'en avez jamais douté. Veuillez être assez bon pour me donner votre adresse à Paris, et deux de mes amis se mettront immédiatement en rapport avec les vôtres.

M. Dementières secoua tristement la tête :

— Vous croyez que c'est le désir de me battre avec vous qui me dictait mes paroles de tout à l'heure ?... Oh ! cela n'est jamais entré dans ma pensée... Du sang... et plus de scandale encore... Ce n'est réellement pas cela que je veux mais bien tout le contraire. Rien ne peut effacer ce qui s'est passé... Dès lors, à quoi bon ?... Quand je vous aurais tué... je n'en vivrais pas plus heureux... Et, — ajouta t-il, avec un indéfinissable sourire, — si le contraire arrivait, cela vous gênerait sans doute d'avoir à vous reprocher ma mort.

Fédor eut un sourire sur les lèvres :

— Mais alors, que désirez vous, monsieur ?

Il se contenta et attendit.

Après avoir pris un temps, M. Dementières poursuivait :

— L'entretien me paraît difficile en pareil endroit... et ce que j'ai à vous dire, à vous demander, exige certainement un peu de temps.

Fédor ne put que répéter sa première phrase :

— Je suis à votre entière disposition.

— Puisque je vous ai rencontré, pouvons-nous avoir ce matin même cette... explication ?...

— Si la chose vous convient, parfaitement, monsieur.

Une victoria attelée de deux trotteurs russes s'arrêtait au même instant à quelques pas du comte.

— Voilà votre voiture, — fit simplement M. Dementières, — si vous voulez m'accorder chez vous un moment d'entretien, je vais prendre un fiacre.

L'invite était par trop directe, les lois de la simple politesse commandaient cette fois à Fédor d'aller au devant de son ennemi.

— Veuillez monter, monsieur, dans quelques minutes nous serons chez moi, avenue Friedland.

Sans faire une objection, M. Dementières prit place dans la victoria, Fédor s'assit à ses côtés, et les trotteurs partirent comme le vent dans la direction de l'Arc de-Triomphe.

Bientôt après la porte en chêne sculpté de l'hôtel Stroganof roulait sans bruit sur ses gonds, et Fédor mettait pied à terre en disant à M. Dementières :

— Permettez-moi de vous montrer le chemin.

Un valet de chambre ouvrait les portes.

M. Dementières traversa plusieurs pièces en enfilade, merveilleusement meublées et ornées de tapisseries de haute lice, de statues de toutes les écoles modernes et anciennes, et de tableaux de maîtres ; enfin Fédor souleva une lourde portière aux couleurs voyantes d'Agra et de Lahore, et s'effaçant :

— Veuillez entrer, monsieur.

M. Dementières se trouva dans un petit parloir tout tendu de peaux d'ours blanc et dont les divans et les meubles étaient recouverts de fourrures de renards du Canada de même couleur.

Aux murs des trophées d'armes, des cuirasses, des hauberts, des boucliers indous et persans, nivelés d'argent et damasquinés d'or, entremêlés de rosaces faites par des cimeterres de Damas, des kandyars kurdes et des sélictars enrichis de pierreries.

Des divans et des poufs recouverts également de peaux d'ours des pôles étaient ça et là disséminés.

Dans un coin, servant de bureau, une table en santal sculpté de Bombay.

C'était là le buen-retiro, le cabinet de travail de Fédor.

Il indiqua un divan à M. Dementières, prit un pouf pour lui-même et attendit.

— Monsieur le comte, — commença le châtelain de Boursac, — si j'ai désiré me rencontrer avec vous, ce n'est pas, je vous le répète, pour vous demander une réparation... qui, à mon sens, ne réparerait rien de ce qui est irréparable. Je désire que le public ne soit nullement mis au courant de ces tristes affaires où mon nom se trouve engagé. Je veux éviter tout scandale, tout bruit, toute publicité... Je m'y suis mal pris, je suis le pre-

mier à le reconnaître, pour organiser ma vie... J'espérais... Enfin, j'ai eu tort... Oui, tous les torts sont de mon côté. La force et le droit ne peuvent rien contre certaines natures, j'aurais dû le prévoir... J'ai été cruellement puni... mais, c'est moi le vrai coupable.

Tout cela était débité d'un ton froid, glacial même, qui, aux yeux d'un observateur attentif, eût singulièrement contrasté avec le fond des paroles elles-mêmes.

Mais la stupéfaction à laquelle Fédor ne cessait d'être en proie, depuis l'instant où il avait rencontré M. Dementières, ne lui avait point encore permis de recouvrer tout son sang froid.

Maintenant, M. Dementières ne lui inspirait plus de haine, il ne ressentait pour lui que de la pitié.

Après tout, cet homme ne devait-il pas être profondément malheureux !

Lui, Fédor, était heureux, par contre, et le vieux Béranger ne l'a-t-il pas dit : — « Le bonheur rend l'âme si bonne. »

— Vous me trouvez bien changé, n'est-ce pas ? — fit M. Dementières, en allant au devant d'une objection à laquelle ne songeait pas le jeune homme. — C'est vrai, je suis bien métamorphosé et à un point auquel je n'aurais jamais cru atteindre... Je suis un vaincu, un résigné... Ce que je désire maintenant, c'est le silence, la paix, l'oubli... Avant quelques mois... nous demanderons... mademoiselle Chabrance, — il appuya sur ce mot de « mademoiselle », — Mlle Chabrance et moi, une séparation complète... Je vous conjure de m'accorder jusque-là un répit qui est nécessaire pour obtenir de M. et Mme Chabrance leur consentement à ce nouvel ordre de choses... Ceci est une simple question de convenances... Mais avant cela... il est des arrangements à prendre... je désirerais donc, pouvoir me rencontrer avec...

Fédor avait fait un mouvement.

Naturellement il craignait un piège.

— Oh ! rassurez vous, — fit amèrement M. Dementières, — vous assisterez à cet entretien... Il s'agit d'intérêts pécuniaires à débattre... Il existe des terres venant de la famille Chabrance qui jouxtent les biens de Boursac... et je voudrais...

— Mais il me semble qu'un homme d'affaires...

M. Dementières répliqua avec une vivacité extrême :

— Mais un homme d'affaires n'a rien à voir là-dedans ; je désire que tout soit traité sans bruit et à l'amiable. Autrement cela va nous coûter les yeux de la tête... et fera nécessairement du bruit... Les terres qui touchent à Boursac...

— Tiens ! tiens !... — se dit Fédor, — mais ce brave homme sur le sort duquel j'étais en train de m'apitoyer cherche tout simplement à profiter de la situation pour faire une bonne affaire... Dès lors, nous l'avions mal jugé, il cesse d'être à craindre... On obtiendra tout ce que l'on voudra de lui avec de l'argent, et en se montrant très coulant sur les conditions qu'il tient à imposer.

M. Dementières revenait sans cesse à ses bois et terres... Il paraissait y attacher une importance extrême.

— Vous comprenez bien, — ne cessait-il de répéter à Fédor, — la petite terre de Brivages contient soixante hectares de bouleaux d'un seul tenant, et ses taillis... des gaules de quinze ans, monsieur, font en quelque sorte une enclave dans les bois de Boursac... Vous devez comprendre de quelle importance...

Le comte Stroganof crut devoir mettre un terme à ce rabâchage, car le sujet plaisait au propriétaire qui ne pouvait parvenir à le lâcher.

— Je crois que ces arrangements ne présenteront aucune difficulté, je puis m'en porter garant.

Le sombre visage de M. Dementières parut s'éclaircir d'une satisfaction pleine.

— Reste à fixer l'endroit où pourraient avoir lieu ces entrevues, car, je vous l'avoue... les arrangements à prendre sont nombreux, multiples... je ne veux garder la fortune de personne... mais enfin, en ce qui touche à mes propres... j'entends les préserver, et il faut bien que je songe à mes intérêts.

— Vous plaît-il que... Mlle Chabrance me reçoive ici, chez vous?... ou dans l'appartement qu'elle habite et que j'ignore ?

— Où vous désirerez, monsieur, — fut obligé de répondre Fédor.

M. Dementières hésita légèrement :

— Je crois qu'il serait plus convenable que les entretiens aient lieu chez elle... En tout cas je désire que vous y assistiez...

Le moyen de refuser ?...

C'était affaire conclue. M. Dementières se levait pour prendre congé.

Fédor lui donnait rendez-vous le lendemain au chalet de Neuilly, pour les deux heures de l'après-midi.

Le châtelain de Boursac se retira en remerciant beaucoup le comte Stroganof, il paraissait enchanté et pouvait à peine dissimuler sa satisfaction.

— Le mieux, — dit-il au comte, — le mieux voyez-vous bien, c'est d'arranger nos affaires nous mêmes. Il n'y a encore rien de tel que cela.

On ne demande pas si Fédor était de cet avis.

Il était bien un peu surpris de voir M. Dementières tellement métamorphosé et aussi changé en toutes choses.

Mais, a dit un sage nommé Bacon, on croit aisément ce que l'on désire.

En outre, M. Dementières avait pris soin de tant insister sur son envie démesurée d'augmenter ses bois, ses terres, ses prés, que les changements survenus en lui pouvaient paraître explicables.

M. Dementières n'était pas plutôt parti que Fédor se lançait dans sa voiture.

— Au plus vite, — commanda-t-il au cocher, — à Neuilly et brûlez le pavé.

Marcelle toujours en proie à d'inexprimables angoisses, attendait toujours, penchée à corps perdu sur le balcon de la véranda qui courait autour du chalet.

De la main Fédor lui fit un geste.

Il accourait, il était seul !

Il ne lui était rien arrivé.

— Dieu bon ! — murmura Marcelle.

Et elle fondit en larmes.

— Oh ! madame pleure ! Madame la comtesse a du chagrin, fit une voix derrière elle.

Marcelle se retourna brusquement, blessée d'être surprise ainsi, en proie à une telle faiblesse.

C'était Juliette.

La femme de chambre ajouta :

— Si madame la comtesse savait combien je suis peinée de lui voir de la peine.

Marcelle ne répondit point, la pitié de cette fille la froissait.

D'ailleurs Fédor arrivait, il montait l'escalier quatre à quatre.

Discrètement Juliette se retira.

Et alors Marcelle se précipita sur le sein de celui qu'elle aimait.

— Que s'est-il passé ? — murmura-t-elle d'une voix entrecoupée. — Je veux le savoir !... Tu vas te battre !... Tu vas...

— Folle ! folle ! — répétait-il en la couvrant de caresses, — rien de tout cela !... Rien !... vous dis-je !... Calmez-vous... Tout s'arrange !... Tout est pour le mieux !...

Et en quelques mots il la mit au courant de l'explication courtoise et toute pacifique qu'il venait d'avoir avec M. Dementières.

Marcelle secoua la tête.

— Cet homme nous tend un piège, — dit elle.

— Je l'ai craint d'abord... mais il a l'air, en vérité, de tellement tenir à sa terre...

— Il tient plus encore à sa haine et à sa vengeance.

— Mais, mon amie, je serai là !... à vos côtés ! Mais vous comprenez bien que s'il avait le malheur de lever la main sur vous... Non... je suis fou... mais il sait bien que je l'étranglerais avant qu'il eût pu arriver jusqu'à vous...

Marcelle persistait dans sa défiance.

— Il doit méditer quelque chose d'infâme ! Il est capable de tout pour se venger.

Mais Marcelle n'était pas femme, on le sait, à reculer devant le danger.

— Malgré tout, — dit elle, — malgré mes appréhensions, mes pressentiments, mes craintes, il faut sortir de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Il faut le recevoir ici... Dieu sait que la vue de cet homme me fait horreur... Il a fallu...

Oui, il a fallu la terreur que mon père et ma mère m'ont inspirée, dès ma plus tendre enfance, pour

que j'aie consenti à épouser cet homme pour lequel j'éprouvais une invincible répulsion... D'ailleurs, savais-je à quoi je m'engageais ?... Et n'ai je pas payé cette sainte ignorance de toute une vie de tortures ?... Mais aujourd'hui que le voici de nouveau en face de nous, il n'y a plus à hésiter... il faut le voir...

— Nous ne pouvons nous refuser à cette entrevue.

— Mais, s'il m'arrive malheur !... Songe, mon Fédor, que ma dernière pensée sera pour toi !...

— Malheur ! mais cet homme ne peut avoir le dessein de nous assassiner vous ou moi.

— N'a-t-il pas essayé lâchement de vous tuer ?...

— Ce n'est plus la même chose, les temps sont changés, la situation n'est plus la même...

Le lendemain, à deux heures moins quelques minutes, un fiacre déposait M. Dementières devant la porte du chalet de Neuilly.

Le visage de Marcelle avait été envahi par une pâleur de cire.

M. Dementières, par contre, semblait être très à son aise.

Il salua la jeune femme comme s'il l'eût rencontrée dans la vie pour la première fois.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

« Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison, » écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. « La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais. »

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : « Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement. »

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer !

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolli les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

VIN À LA CRÉOSOTE DE HÊTRE DU DR ED MORIN

Les effets vraiment merveilleux de la Créosote de goudron de Hêtre ont été signalés au mois d'août, 1877, par MM. le Dr Bouchard, professeur agrégé à la Faculté de Paris, médecin des Hôpitaux, et le Dr Gimbert (de Cannes). Dans l'une des maladies les plus terribles parmi celles qui affectent l'humanité, la *phthisie pulmonaire*, ces savants médecins ont signalé 54 cas de guérison sur 93 malades observés. Ce sont là des résultats qu'on n'aurait jamais osé espérer.

Par l'emploi du *Vin à la Créosote de Hêtre* du Dr Ed. Morin, les résultats constatés ont été des plus merveilleux, et dans tous les cas la guérison a toujours été la règle.

Un des effets qu'on doit également remarquer dans cette préparation, c'est la rapidité de son action. Même dans la phthisie confirmée, après 8 à 15 jours de traitement, l'expectoration diminue et consécutivement la toux; l'appétit revient, la fièvre cesse, les forces se relèvent, et les malades engraisent, preuves évidentes du retour à la santé. Les malades atteints d'affections chroniques de la poitrine, se trouveront bien de la reprendre à l'entrée de l'hiver comme moyen préventif.

Ce Vin est vendu chez MM. E. Lefort & Cie, 338 rue St-Paul, et dans toutes les pharmacies.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcellino, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Mario nette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1898 rue Sainte-Catherine.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qu'affecte les trois quarts et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Lari vière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend e partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluëurs blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'Amalgissements et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris:

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entreprenant chimiste parisien à tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres."

LES POUDRES ORIENTALES son brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Cie des Poudres Orientales*.

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00

SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées *franc de port* et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales
BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien
122 rue St-Laurent

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (60cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE



NEUVIEME TIRAGE MENSUEL, LE 11 MARS 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal.

Colonne Carsley

NOUVEAU

DEPARTEMENT D'INDIENNES

Notre nouveau département d'indiennes sera ouvert la semaine prochaine avec de trois à cinq mille pièces de nouvelles indiennes et guingamp.

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

SA GRANDEUR

Le nouveau département d'indiennes a 64 pieds de longueur et est bien éclairé par un toit en verre.

INDIENNES SEULEMENT

Le nouveau département ou extension sera employé exclusivement pour indiennes et guingamp dont notre stock sera, nous le croyons, le plus considérable qui ait jamais été exposé au public Montréalais.

LES PRIX

Nous pouvons annoncer en toute sûreté que nos prix pour indiennes et guingamp, cette saison, seront de deux à trois cents plus bas, sur les qualités à bon marché et de quatre à cinq cents sur les meilleures qualités, que les prix ordinaires de Montréal.

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

VENTE A BON MARCHÉ DE FEVRIER

Voici quelques-uns des prix les plus populaires:

MOUCHOIRS

Mouchoirs de dames, bords de couleur, 2c chacun.

Mouchoirs de dames, ourlés, bords de couleur, 3c chacun.

Mouchoirs de dames, bords de couleur, de fantaisie, 5c chaque.

Pour la meilleure valeur en mouchoirs, venez directement chez

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

VENTE A BON MARCHÉ DE FEVRIER

Seulement 21c la verge

Seulement 21c la verge

Seulement 21c la verge

Grand assortiment de Fish Net, nuances les plus nouvelles, 21c la verge.

Pour l'assortiment le plus considérable et le meilleur de Fish Net aux prix les plus bas venez directement chez

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE FLANELLES !

Flanelle Salisbury crème

Flanelle Salisbury écarlate

Flanelle Salisbury bleue

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,

Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLEY

1765, 1767, 1768, 1771, 1773, 1175, 1177, RUS HOTEL-D'ANCIEN MONTREAL

PIANOS I PIANOS I

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Mendelssohn Pianos & Co. de Toron
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., et un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour avoir ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.

Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabricques connues.
Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule

Haute-Ville Québec.

VENTE SPECIALE

-DE-

PIANOS DROITS ET CARRÉS

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves, bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées.
- \$260 SCHULTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculptées.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU
1637, rue Notre-Dame, Montréal.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 77, rue St-Jacques, Montréal

Téléphone Bell : 2545

Spécialité : Résidences privées

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cots A \$1.50

15 ST-LAURENT

ECOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEBUNTIN,

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on the Geo. & Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (30 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décadence précoce ?

Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Elevateur de plancher Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24. NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LOTION PERSIENNE



TRADE-MARK

Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rousseurs, le masque et autres taches de la peau,

La LOTION PERSIENNE est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable REMÈDE pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est brunie par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 centins. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue
Maison de première classe,
162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1er ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE

Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos & Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitruv, Montréal

Librairie française

252, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

TERRES GRATUISES

LA OU

CULTURE PAIE !!

Toutes informations contenues dans les intéressantes et nouvelles éditions des brochures de la Compagnie du Chemin de Fer Canadien du Pacifique qui viennent de paraître

Le Cultivateur du Nord-Ouest
Culture et Elevage
Témoignages de 100 colons
Succès des fermiers écossais
Colombie anglaise
Terres gratuites

Ces brochures forment une collection précieuse et contiennent un grand nombre d'informations aussi utiles qu'intéressantes, recueillies par des agents spéciaux qui ont parcouru toute la région, aussi qu'un grand nombre de travaux de culture, etc, dans les prairies; aussi de nombreuses lettres de colons de la contrée, attestant les progrès accomplis à la fin de 1890, en même temps qu'une mappe dans chaque brochure. Ces exemplaires seront envoyés gratis à n'importe quelle adresse, sur demande faite à n'importe quel agent de la Compagnie du Pacifique, ou à

W. F. EGG.

Agent des pass, du dist., Montréal.

L. O. ARMSTRONG.

Agent de colonisation, Montréal.

25 CTS. **PISO'S CURE FOR** 25 CTS.
Le Meilleur Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies.
CONSUMPTION

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. F. Emery

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanauk, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 17 MARS 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$ Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

